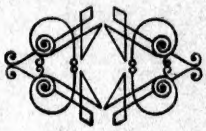
DE

MONTREAL.

A

LOURDES



MONTRÉAL:

1883

BT
653
D4
Γs

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE

B. Q. R.
NO. 4315

DE MONTRÉAL A LOURDES.

34503

INTRODUCTION.

Nous allons donner le récit d'un pélérinage de Montréal à Lourdes, qui nous paraît intéressant dans un moment où se préparent plusieurs excursions ; nous le ferons précéder de quelques détails sur les apparitions qui ont donné lieu à ces immenses concours qui rappellent les siècles de foi.

I

ENFANCE DE BERNADETTE.

Vers la fin de l'année 1857, François Soubirous, ouvrier menuisier, vint établir sa demeure dans une pauvre maison de la rue des Petits Fossés, à Lourdes, au pied du château et près de l'église. Il travaillait dans un moulin voisin. La famille se composait de deux garçons et deux filles.

Ces artisans, dénués des biens de la terre, avaient les dons de la foi, de la probité, de la piété. Ils étaient donc de cette condition des pauvres que le monde peut méconnaître, mais que Dieu aime, qu'il a choisis pour compagnons de sa vie mortelle, auxquels il a donné les premières dignités de son Eglise naissante. Enfin, n'est-ce pas encore parmi eux que de nos jours

il a choisi plus d'une fois ses confidents et les instruments de sa volonté, prenant ainsi "ce qui est faible pour confondre ce qui est puissant."!

L'ainée des enfants se nommait Bernadette. Elle avait toujours été maladive ; ses parents, croyant que l'air de la campagne lui serait avantageux, l'avaient placée chez un fermier des environs à qui ils payaient pour pension cinq francs par mois.

En cette demeure retirée, l'enfant s'éleva dans la candeur et la simplicité. En fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet, mais, soit par la recommandation de sa mère, soit par le mouvement de l'Esprit Saint, elle le récitait sans cesse.

Loin du bruit, toujours dans la prière, l'esprit du monde n'avait pas terni la pureté de son cœur : " elle était comme ces lacs solitaires, perdus dans les montagnes où se mirent en silence toutes les splendeurs du ciel. *Heureux les cœurs purs*, dit l'Evangile, *ils verront Dieu.*"

II

BERNADETTE À LA GROTTE.

11 Février, 1858.

Bernadette ayant déjà 14 ans, et n'ayant pas fait sa première communion, fut rappelée à la maison paternelle pour se préparer à ce grand acte de la religion. Les bonnes sœurs de Nevers, qui avaient l'école de Lourdes, se chargèrent de son instruction.

Le jeudi gras, 11 février 1858, la ville inaugurait cette semaine de réjouissances profanes qui précèdent les austérités du carême. Presque partout se préparaient de joyeuses réunions, et, pendant ce temps, les Soubirous n'avaient pas même de bois pour faire cuire leur pauvre diner.

"Allez ramasser du bois," dit la mère à ses enfants, et elle les envoya à l'endroit près de la ville que l'on appelle les *roches massabielles* et qui appartenait à la Commune.

La mère prit soin que Bernadette, qui était toujours chétive et qui souffrait alors d'un rhume, fut bien chaussée et enveloppée de ce grand capuchon, comme il y en a dans toutes les familles des Pyrénées. Il y en a de noirs, de rouges et de blancs ; celui de Bernadette était blanc, doublé de rouge et bordé de velours noir.

Bernadette, si maladive et si frêle qu'elle fût pour son âge, avait quelque chose de distingué dans son extérieur. Un grand front, des yeux d'une pureté angélique, un teint pâle et mat comme dans les vieux portraits de la sainte Vierge, une physionomie douce et intelligente qui en imposait malgré son air de simplicité et ses haillons. Enfin, dit son historien, "elle avait ce qu'il y a de plus rare et de plus grand dans le monde, la majesté de l'innocence."

Les enfants, arrivés près des roches massabielles, prirent leurs sabots à la main pour traverser le torrent qui coule au pied de la montagne ; mais Bernadette hésitait à passer nu-pieds comme eux, enfin elle commença à défaire sa chaussure. Il était midi, et *l'An-*

gelus devait sonner en ce moment à toutes les cloches des villages environnants. Bernadette se mit à genoux et récita l'*Angelus*. Quel contraste en ce moment entre ceux, qui dans Lourdes, allaient se livrer au plaisir, et cette jeune fille sans nul souci des jouissances de ce monde et qui ne songe qu'à prier.

C'est alors que Bernadette entendit comme le bruit d'un coup de vent, et ce qui l'étonna, c'est que les arbres restaient immobiles, un second coup se fit entendre et comme Bernadette levait les yeux vers le rocher pour voir si les arbres étaient agités, quelle fut sa surprise en apercevant, dans une ouverture de la grotte, et au sein d'une clarté extraordinaire, une femme d'une incomparable splendeur !

L'enfant était toute saisie, elle n'en pouvait croire ses yeux, elle aurait pu penser à un rêve, mais elle voyait distinctement près d'elle ses compagnes occupées à ramasser le bois.

Bernadette tremblante, pleine d'émotion, voulut avertir ses compagnes ; elle poussa un cri qui s'étouffa dans sa gorge ; elle voulut se signer avec son chapelet, elle n'eut pas le force de lever la main et s'affaissa sur ses genoux ployés. Mais Marie regardait Bernadette avec un si doux sourire qu'elle calma toutes ses craintes, et d'un geste grave, qui semblait une bénédiction, elle fit le signe de la croix que Bernadette put répéter aussitôt en contemplant toute ravie la vision merveilleuse. La Dame paraissait d'une taille moyenne, jeune, dans les grâces de la 20e année et semblait réunir en elle toutes les beautés de la

vie humaine ; la candeur de l'enfant ; la pureté de la vierge ; la tendresse de la mère : " d'ailleurs qui peut décrire ces splendeurs, allons-nous essayer, avec les lampes de la terre, éclairer les astres du ciel ? "

Bernadette récitait le chapelet jusqu'à ce que la vision disparut. Alors, surprise de la tranquillité de ses compagnes : " Eh quoi ! dit-elle, n'avez-vous rien vu ? " Non," répondirent les jeunes filles. " Alors je n'ai rien à vous dire." Mais comme en revenant les enfants l'interrogeaient avec instance sur le sens de ses paroles, elle raconta sa vision que les enfants répétèrent en rentrant à leur mère. Or, tout l'effet de ce premier récit fut que la mère, peu confiante dans le merveilleux, défendit à sa fille de répéter un seul mot de ce qu'elle avait dit, elle n'y voyait qu'illusion et imagination.

Les jours suivants Bernadette, poussée par un attrait intérieur, retourna à la grotte. Elle vit de nouveau l'apparition qui lui demanda formellement de revenir pendant quinze jours de suite, ce que Bernadette promit avec bonheur. Et dès lors elle commença à revenir chaque jour et les visions continuèrent.

III

NOUVELLES APPARITIONS.

Pendant ce temps, la ville avait connu la merveille. Les petites compagnes de Barnadette avaient parlé. Bientôt on vit accourir une foule nombreuse, elle augmentait chaque jour. Dès le matin la multi-

tude se réunissait. Chacun arrivait aussitôt que possible afin d'être bien placé, et ensuite attendait patiemment le moment où Barnadette venait avec sa mère ou quelqu'une de ses compagnes. Devant l'enfant la foule s'écartait silencieusement. Barnadette avait un air si humble qu'il semblait qu'elle fut tout à fait étrangère à l'émotion de la multitude. Elle se mettait en prières sans s'apercevoir que les regards étaient fixés sur elle, puis à un certain moment son visage s'illuminait, son attitude exprimait encore plus vivement le sentiment de la prière, ses regards semblaient refléter un spectacle merveilleux ; enfin son expression devenait telle que toute la foule en était pénétrée et se répétait à voix contenue : " Elle voit la sainte Vierge ; elle la voit." Ensuite Bernadette reprenait son attitude ordinaire et tout le monde comprenait que la vision Céleste avait disparu.

" Son front, dit M. Lasserre, devenait rayonnant. Le visage pâlissait, tous les traits montaient comme pour se tourner vers l'objet de la contemplation. La bouche était béante, les yeux fixes, mais le visage rayonnait de bonheur, de pureté et de piété. "

Bernadette avait alors un reflet si éclatant de la beauté qu'elle contemplait, que tout le monde pensait la voir par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne si vulgaire à l'état habituel semblait n'être plus de ce monde. " C'était l'ange de l'innocence laissant la terre et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le Paradis. "

Néanmoins malgré l'empressement des fidèles, le clergé crut d'avoir user de prudence pour ne pas paraître encourager une croyance que l'autorité n'avait pas encore examinée. Mgr. Laurence, évêque du diocèse, défendit à ses prêtres de paraître à la grotte. Mr. Peyramale, le vénérable curé de Lourdes, suspendit son jugement et soumit Bernadette à plusieurs interrogatoires, il put reconnaître au moins qu'elle était invariable dans ses affirmations. Enfin M. Jacomé, le commissaire de police, délégué par l'autorité supérieure, ayant cherché à intimider Barnadette, ne put obtenir avec ses menaces que la dénégation la plus formelle à ses accusations injurieuses.

Voici quelles avaient été les circonstances principales de ces apparitions.

Au 11 février, à midi, Bernadette avait vu la sainte Vierge pour la première fois. Quelques jours après, même manifestation. Le jeudi 18 février, l'apparition se montre pour la troisième fois et demande à Bernadette de venir pendant quinze jours, et sur la promesse de l'enfant, la dame lui dit : " Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point dans ce monde, mais dans l'autre. "

Chaque jour de la quinzaine, Barnadette vit la sainte Vierge et reçut de nouvelles faveurs. Le sixième jour, Marie révéla plusieurs choses dont elle ne devait révéler qu'une seule : " Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle et qu'on doit y venir en procession. " Aux jours suivants elle lui dit qu'il fallait faire pénitence, enfin elle lui joignit de

boire de l'eau de la fontaine et comme l'enfant ne voyait pas la fontaine, sur un signe de la dame, l'enfant creuse la terre avec ses mains, elle donne passage à un filet d'eau qui devait devenir une source énorme, intarissable et enfin miraculeuse.

C'était la source qui bientôt fournissant cent vingt-quatre mille litres d'eau par jour, devait se répandre par toute la terre, être jugée plus précieuse que l'or, une source à laquelle recourraient, avec confiance et avec succès, des muets, des aveugles, des paralytiques, enfin toutes les infirmités humaines. Enfin avant que la quinzaine fut arrivée à son terme, on eut à publier bien des guérisons produites par les eaux de la source.

Un pauvre carrier nommé Louis Bourriette, aveuglé par un éclat de mine, vingt ans auparavant, et guéri complètement après avoir lavé ses yeux ; Blairette Soupenne, guérie aussi d'une cécité ; Marie Daube, Bernard Soubié et Fabien Baron, guéris de maladies réputées incurables et qui les retenaient au lit ; une pauvre paralytique nommée Jeanne Crassus, rendue à la santé ; un pauvre enfant réputé mort par tous les médecins et qui, après avoir été plongé dans les eaux de la source, reprend la vie et le mouvement.

Ceci nous explique qu'au dernier jour de la quinzaine accomplie par Barnadette, suivant sa promesse, à la sainte Vierge, on compta vingt mille personnes réunie devant la grotte.

Mais ce ne devait pas être la dernière apparition, il y en eut encore une autre au 25 de mars qui eut

une grande importance. Bernadette, sur la recommandation de monsieur le curé, avait demandé plusieurs fois à la dame de lui dire quel était son nom, et elle n'avait pas reçu de réponse. Or, ce jour du 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette demande à plusieurs reprises à la dame de dire son nom. A la dernière question de l'enfant, l'apparition sépara d'abord ses mains qui étaient jointes, les étendit vers le sol comme dans la médaille de l'Immaculée Conception, puis les élevant vers le ciel par un mouvement de joie et de reconnaissance, elle les réunit avec l'attitude de l'invocation, en disant ces paroles : " Je suis l'Immaculée Conception. "

Ayant dit ces mots, elle disparut et l'enfant se trouva comme la foule en face d'un rocher désert.

Mais elle avait enfin la réponse qu'elle avait promis de faire connaître à monsieur le curé. Elle ne la comprenait pas bien, elle craignait de l'oublier et à chaque pas qui la rapprochait du presbytère où elle allait, elle répétait : "Immaculée Conception, Immaculée Conception, " et elle tenait bien à porter ces paroles à monsieur le curé, " afin, disait Bernadette, que la chapelle se bâtit. "

IV

PERSÉCUTIONS.

Maintenant il nous faut parler de l'opposition que ces merveilles rencontraient dans le monde des indifférents, des incrédules et des libres-penseurs.

Il ne faut pas s'étonner que cet esprit d'opposition se manifesta dès le commencement dans cette partie de la population qui est moins réservée. Les habitués des cabarets et des cafés jetaient les hauts cris contre le fanatisme et la superstition. Ils prétendaient que Bernadette ne pouvait être qu'une visionnaire et que tous les dévots de la grotte étaient des dupes. Les uns affirmaient que la source existait de tout temps, les autres disaient qu'il n'y avait pas de source ; d'autres affirmaient qu'il n'y avait qu'un filet d'eau, et que l'eau qu'on débitait n'en pouvait venir. Quant aux malades, tantôt on affirmait qu'ils n'étaient pas malades, tantôt on disait qu'ils n'étaient pas guéris, ou même qu'ils n'existaient pas, qu'ils n'avaient jamais existé.

On ne pouvait s'attendre à autre chose de la part de ceux qui étaient notoirement impies et désordonnés, mais à ceux-là vinrent s'adjoindre quelques-uns de ces honnêtes gens, qui sont complaisants pour le mal, et qui, étant habitués à négliger la plupart des lois de l'Eglise, finissent par n'en plus comprendre les enseignements. Il en est beaucoup de ces modérés qui sont en garde contre toute dévotion nouvelle et qui sont disposés à s'opposer à ce qu'ils appellent les envahissement du spirituel.

Les merveilles admirées par les fidèles étaient regardées comme non-avenues dans ce monde-là. La candeur de Bernadette, ses extases, le jaillissement de la source qui augmentait chaque jour, étaient niés sans examen, ainsi que ces guérisons complètes et instantanées que tout le monde pouvait vérifier.

En même temps, les journalistes voulant répondre à ce mouvement, se déchaînèrent contre les âmes pieuses, cherchant à flatter les mauvaises passions.

Enfin il arriva que l'administration civile crut devoir faire chorus avec ces réclamations. Le préfet, le maire de la localité, quelques magistrats, le commissaire de police firent connaître leurs sentiments. Ils agissaient sans doute suivant leurs opinions religieuses, mais, en même temps, peut-être qu'ils n'étaient pas fâchés de saisir cette occasion heureuse d'être agréables à ces classes turbulentes qui sont un souci continuel pour toute autorité constituée. La préfecfecture de Tarbes était alors occupée par M. le baron Massy. C'était un homme faiblement disposé pour les intérêts de l'Eglise. M. Massy se disait ami de la religion, mais ennemi de la superstition, et il semblait qu'il vit la superstition partout, et la religion nulle part. Il admettait les miracles de l'Evangile, mais rien au delà. Suivant lui les fidèles étaient tenus de respecter ce qui avait été décidé par le *Credo* et les concordats. Mais Dieu devait aussi s'en tenir à ces conventions respectables et il ne devait pas changer le train constitutionnel des choses par des interventions arbitraires et imprévues. Partant de ces principes, M. Massy jugea du premier coup qu'il se trouvait en présence d'un fait non prévu par les conventions légales, et aussitôt il annonça sa résolution d'étouffer cette infraction évidente aux règles administratives.

A la fin de la quinzaine et à la veille du 4 avril, la garnison du fort reçut l'ordre de se tenir prête. Les

soldats devaient occuper le chemin et les abords de la grotte et être disposés à réprimer par la force toute résistance aux ordres de l'autorité.

Cette démonstration ayant passé inaperçue, alors le préfet déclara que ces affluences à la grotte devaient la faire considérer comme un oratoire constitué illégalement, et qu'il était du devoir de l'autorité d'interdire ces concours et de dépouiller la grotte de tout ce qui y avait été déposé sans autorisation civile.

Les jours suivants l'autorité procéda à l'enlèvement des offrandes, en présence d'une population frémissante, indignée, mais résignée, à la voix de son pasteur.

On remarqua deux faits singuliers : la personne qui seule dans Lourdes avait consenti à prêter un cheval et un charriot aux agents de police, tomba le lendemain du haut d'un grenier et se brisa une côte ; et l'ouvrier qui avait fourni une hache pour briser les balustrades de la grotte, eut le même jour les deux pieds écrasés par la chute d'un madrier. Tout le monde y vit une punition du ciel.

La spoliation n'était pas la seule mesure que méditait le préfet : il fallait procéder à l'interdiction absolue des abords de la grotte et en même temps à l'arrestation de Bernadette. Quant à l'arrestation de Bernadette, on vit surgir des difficultés qu'on n'avait pas prévues.

M. Peyramale, le respectable curé de Lourdes, aux premiers mots qui lui en furent dits, montra toute son indignation : " Comme curé, dit-il, je dois prendre la

défense de tous ceux qui sont attaqués injustement et en particulier des plus faibles ; si je voyais un homme armé, attaquer un enfant, je défendrais l'enfant au péril de ma vie, c'est le devoir du pasteur, et cet homme fut-il préfet, il en serait de même. Allez donc dire au préfet que ses agents me trouveront sur le seuil de la porte et qu'ils auront à me passer sur le corps, à me fouler aux pieds, avant de toucher à un cheveu de la tête de cette petite fille."

Quelle que fût la détermination du maire, qui avait reçu les ordres du préfet, ces paroles le firent changer, et il déclara qu'il ne voulait pas se charger de cette mesure. Le refus de M. Lacadé, les symptômes d'effervescence de la multitude ; l'incertitude où l'on était de l'obéissance des soldats, qui paraissaient dévoués à Bernadette, firent réfléchir le préfet ; à l'aspect des conséquences les plus désastreuses, il se décida de surseoir à l'arrestation de Bernadette, mais il proscrivit tout accès à la grotte. Des proclamations furent affichées dans la ville, des barrières furent placées aux alentours, des officiers de police placés en nombre considérable et Bernadette fut menacée d'arrestation.

Cependant des étrangers venus pour se rendre aux eaux des Pyrénées, furent soumis aux mêmes défenses. Un jour cependant on dut céder sur les instances énergiques que fit M. Louis Veuillot, l'illustre rédacteur de l'*Univers*, attiré à Lourdes par le bruit des apparitions. Le même jour, les agents durent laisser passer Mme Bruat, veuve de l'amiral et gouvernante

du prince impérial ; mais ce ne fut qu'une exception et les mesures reprirent ensuite toute leur rigueur.

Les autorités, pour justifier leur sévérité, répétaient sur tout les tons : que c'était compromettre la religion exposer au mépris les choses saintes, exciter des passions, des emportements dans la multitude qui finiraient par dépasser les bornes et qu'on ne pourrait bientôt ni contrôler, ui réprimer. Enfin ils déclaraient que les lois étaient méconnues, que l'on ne pouvait introduire de dévotions nouvelles, ni d'oratoires, ni d'exercices religieux sans l'agrément et le discernement de l'autorité départementale.

Or, comme il n'y a pas d'impies et de révolutionnaires même irréconciliables qui ne soient disposés à applaudir l'autorité lorsqu'elle se déclare contre la religion, il y eut bientôt unanimité entre les cabarets de Lourdes, les cabinets des journaux, les cafés de toute la France et les bureaux de la préfecture, et les cabinets des ministres qui saisissaient avec empressement cette heureuse occasion d'être d'accord pour cette fois avec leurs ennemis les plus déclarés.

Voilà quel était le langage des journaux :

" Le miracle, disait un rédacteur célèbre appartient à un état de civilisation qui est en train de disparaître. Le miracle qui, à de certaines époques, a pu être la condition de la foi et servir d'enveloppe à ses vérités profondes, est devenu de nos jours l'épouvantail de toute conviction sérieuse."

Un journal étranger s'exprimait ainsi : " Une nouvelle manifestation destinée à réveiller et à alimenter

l'ardeur des croyants pour le culte de la sainte Vierge, était imminente. Les délibérations des évêques, sur ce point, ont eu pour résultat la préparation du fameux miracle de Lourdes."

M. Prévost Paradol, dans le *Journal des Débats*, faisait appel au bras séculier en ces termes :

" Il est évident, disait-il, qu'une manifestation éclatante de la Divinité en faveur d'un culte dépose hautement de sa supériorité sur tous les autres et de son droit incontestable au gouvernement des âmes. Si la décision de l'enquête épiscopale est favorable au miracle elle tend donc à rompre l'équilibre entre les différents cultes reconnus par le gouvernement et même entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Or, rien d'important ne peut se faire légalement en France sans l'autorisation préalable de l'administration, et celle-ci a bien des moyens pour arrêter de pareilles entreprises ; elle peut dissoudre l'enquête, elle peut annuler ses décisions, empêcher l'érection d'une chapelle et le débit de l'eau merveilleuse ; elle peut interdire les rassemblements et en poursuivre les auteurs."

Enfin, ajoutait-il ingénieusement :

" Où voulons-nous en venir en constatant ce droit préventif de l'administration ? Est-ce pour l'exhorter à s'en servir ? A Dieu ne plaise."

C'est ainsi que s'exprimait le spirituel rédacteur qui devait, peu d'années après, donner si tragiquement la mesure de ses convictions.

V

ORDRE IMPÉRIAL.

On comprend ce qui pouvait résulter de ces excitations à la violence. Le préfet se voyant poussé par ses supérieurs, secondé par les organes de l'opinion publique, revint à ses premiers desseins et se détermina à laisser de coté toute réserve et à imposer de quelque manière que ce fut :

De par le Roi, défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

Cependant, jusqu'ici, celui qui alors se trouvait le chef du gouvernement et le juge suprême des intérêts, enfin l'empereur des Français n'avait rien dit ni fait connaître ses idées, et il semblait ne vouloir prendre aucune part dans ces débats qu'il connaissait par les journaux. On pouvait donc s'attendre à l'emploi définitif de la violence et enfin à de vrais malheurs si cette honnête population outragée dans ses sentiments, perdait patience et abandonnait cet esprit d'obéissance dont on avait déjà tant abusé.

Le préfet ayant déposé toute appréhension, avait décidé de procéder lui-même à l'arrestation de Bernadette, ensuite il avait donné ses ordres pour que les troupes casernées à Tarbes se rendissent à Lourdes afin de réduire et les habitants fanatiques, et ses pèlerins entêtés qui se multipliaient chaque jour.

Le jour de l'exécution étant arrivé, on remit tout à coup au préfet au baron de Massy, une dépêche télégraphique venant de Biarritz, où était alors l'empereur. Le prefet l'ouvre avec l'empressement, mais quel est son étonnement, sa stupeur. La dépêche était de l'empereur et il ordonnait :

" De rapporter à l'instant l'arrêt sur la grotte de Lourdres, et de laisser libres les populations. "

Cette télégraghie, disent les savants, qui sillonne le monde et qui transporte les nouvelles d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair, c'est la foudre.

Ce jour-rà le baron Massy fut de l'avis des savants. Le télégramme impérial tombant tout à coup sur lui, l'abasourdit brusquement ei l'étourdit net comme eut pu le faire, sur sa maison, la chute soudaine du tonnerre.

Il voulut cependant éluder l'ordre.—il écrivit à l'empereur, il fit écrire par le ministre des cultes,—toutes ces démarches n'eurent pour résultat que d'apprendre à l'empereur que le préfet avait osé différer l'exécution de ses ordres. Une seconde dépêche partit de Biaritz et elle ue permettait ni observations, ni retard. Le maire prévenu aussitôt, fit afficher la déclaration suivante qui fut lue par toute la ville au son de la trompette et du tambour :

" Le maire de la ville de Lourdres

Vû les instructions à lui adressées

Arrête :

L'arrêté pris par lui le 8 juin 1858 est rapporté.

Fait à Lourdes, en l'hôtel de la mairie.

Le 5 octobre 1858.

Le maire, A. LACADÉ."

Pendant ce temps le commissaire de police et les agents se rendaient à la grotte pour enlever les barrière et les poteaux. La foule y était déja et grossissait à vue d'œil. La plupart étaient en prières, plusieurs avaient apporté des vases pour emporter de l'eau et dès que les barrières eurent été renversées la foule s'approcha, s'agenouilla et jeta des fleurs. Une émotion immense remplissait la ville de Lourdes. La multitude allait et venait sur le chemin de la grotte. On chantait des cantiques, on récitait les saintes litanies. On se désaltérait à la source et tout ce mouvement suscité contre les dispositions divines était arrêté. Dieu avait vaincu. Les croyants étaient libres.

Depuis ce moment les populations laissées à elles-mêmes ont environné la grotte de leurs hommages, de leurs supplications, de leurs offrandes. La grotte était transformée, une statue de la sainte Vierge était inaugurée, un temple magnifique était construit pour répondre à la demande exprimée à Bernadette, et les pélerinages commençaient, tandis que le baron Massy et le commissaire Jacomet, devenus impossibles, étaient appelés à d'autres résidences.

VI

Le 18 janvier 1863, l'évêque, reconnaissant solennellement la vérité de l'apparition, avait annoncé le dessein de bâtir un sanctuaire pour répondre à la demande de la sainte Vierge, et, après quelques jours, les offrandes venues de toutes parts montaient à la somme de 500,000 francs. L'année suivante, on pouvait prévoir que la souscription atteindrait plusieurs millions.

L'église pût donc être bâtie sur les plus grandes proportions, et, pendant ce temps, les pélerinages affluaient.

Le Souverain-Pontife, qui suivait tous ces événements avec le plus vif intérêt, envoya à l'évêque de Tarbes un bref daté du 4 septembre 1869, qui confirmait sa décision sur la vérité de l'apparition.

Plus tard, Mgr l'évêque de Tarbes ayant établi une confrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception, le Saint-Père éleva cette association au rang d'archiconfrérie et la dota de nombreuses indulgences. A toute personne visitant l'église de Notre-Dame à Lourdes, une fois dans l'année, deux cents jours d'indulgences applicables aux âmes du purgatoire. En 1871, l'église était presque terminée lorsque l'abbé Chocarne, frère du célèbre prêtre dominicain, célébrant la messe dans la nouvelle église, eut la pensée de faire un appel à tous les diocèses de France pour venir porter leurs of-

frandes à la très sainte Vierge. L'année suivante, des pélerinages de tous les diocèses étaient organisés et venaient faire leur manifestation à Lourdes, le 6 octobre 1872, avec vingt mille pèlerins, portant 252 bannières, et des offrandes considérables, et présidés par huit évêques.

Rien de plus remarquable que ces bannières qui sont des chefs-d'œuvre de broderie d'or, d'argent, de velours et de soie. L'on voyait des reproductions des plus célèbres images de Marie, depuis les catacombes jusqu'à nos jours, parmi lesquelles plusieurs miraculeuses, depuis Chartres jusqu'à Pont-Main.

On retrouvait là les antiques images de Roc Amadour, de la Daurade, de Toulouse, de Notre-Dame du Puy, de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Chartres, etc., le tout orné des armes des évêques, des villes principales, des communautés religieuses.

Le défilé des bannières, accompagnées de chœurs, de chants et de bandes de musique, dura une heure et demie, puis elles vinrent former un demi-cercle glorieux devant la grotte, et après qu'elles eurent été saluées par les chants religieux et les symphonies de nombreux corps de musique, elles furent portées dans l'intérieur de l'église où elles devaient constituer la réunion la plus riche qui existe au monde, de toutes les plus belles reproductions de la Vierge très pure et immaculée.

A partir de ce moment, les pélerins augmentèrent encore, attirés par des miracles toujours plus nom-

breux, "Jamais peut-être le peuple chrétien ne fut entraîné par un mouvement plus unanime, jamais peut-être en aucun lieu de la terre les miracles n'ont été multipliés avec une si prodigieuse miséricorde."

Chaque année on comptait au moins 100,000 pèlerins. En l'année 1873, on en vit 140,000 ; à certains jours, on en vit 20,000 réunis, et plus d'une fois 50,000. Au jour de la consécration, il y en avait 150,000.

Le jour de la consécration de l'église fut fixé au 2 juillet 1876. Trente archevêques et évêques y assistaient, présidés au nom du Pape par le Cardinal-Archevêque de Paris, assisté du Nonce, Mgr. Meglia. On a dit qu'il y avait ce jour-là 150,000 pèlerins, parmi lesquels des représentants des plus grandes familles d'Europe, le duc de Nemours et la comtesse de Parme, le duc et la duchesse d'Alençon, etc.

L'église terminée était magnifiquement ornée avec les présents qui avaient été offerts. On y voyait des crucifix, des chandeliers du plus grand prix à tous les autels ; cent lampes très riches dans la nef principale ; des orgues colossales ; des ex-voto par milliers en marbre, en bronze, en argent ; cinq mille cœurs disposés en inscriptions autour de l'église ; aux autels, des décorations militaires, des parures et des couronnes de mariées, des sabres, des épées, des insignes, des épaulettes d'officiers et de généraux. Tout cela, accompagné de la tapisserie merveilleuse de trois cents bannières suspendues de toutes parts, depuis le pavé jusqu'à la voûte, dans tout le contour de la nef princi-

pale, fait de cette église la manifestation la plus éclatante de l'amour des chrétiens et de leur reconnaissance pour la très sainte Vierge.

Nous n'en dirons pas plus dans cet avant propos, devant parler encore de l'Eglise et de toutes les splendeurs du pélerinage de Lourdes qu'il nous reste maintenant à décrire.

Fin de l'Introduction.

De MONTRÉAL a LOURDES

DE MONTREAL

—A—

LOURDES.

CHAPITRE I,

DEPART DE MONTRÉAL—NEW-YORK—EMBARQUEMENT—LA RADE—LA MER—INCIDENTS.

J'avais donc lu le beau livre de M. Lasserre sur les apparitions de la très sainte Vierge à Lourdes, et j'avais souvent pensé avec regret que jamais les circonstances ne me permettraient d'aller contempler les lieux illustrés par tant de merveilles et que jamais il ne me serait donné de voir cette place vénérable où la très sainte Vierge a déposé la trace de ses pas.

Mais enfin il advint telle circonstance qui m'obligeait d'aller en Europe, et je pus alors présumer qu'il me serait facile de visiter Lourdes.

Je fis donc mes préparatifs, je réunis ce qui était indispensable, je parcourus les guides que je pus rencontrer, j'écoutai avec la plus grande reconnaissance toutes les indications que bien des voyageurs expérimentés se faisaient un devoir de me donner et dont j'ai retenu au moins quelques-unes.

" Ainsi prendre le moins de bagages possible distri-
" bués de manière à ce que l'on puisse les porter soi-

" même facilement en toutes circonstances ; ne pas ou-
" blier le "fameux parasol" sans lequel on serait brulé
" par le soleil ardent des Pyrénées et des glaciers ; ne
" pas oublier la longue-vue qui seul peut permettre de
" prendre une idée de ces montagnes gigantesques au
" milieu desquelles se trouve Notre-Dame de Lourdes,
" etc., etc.

Après toutes les dispositions préliminaires que j'accomplissais avec une impatience fièvreuse le moment du départ arriva et alors....voilà que le cœur me manqua et je ne pouvais plus me résoudre. Il me semblait que je n'aurais jamais le courage de quitter cette maison que je reconnus alors tant aimer, et cette chambre qui allait rester vide, et ces sanctuaires qui nous environnent de leur ombre protectrice, et cette bibliothèque où se trouvent les compagnons du travail et de la solitude. J'hésitais donc, et si bien qu'on fut presque obligé de me pousser par les épaules, et de me jeter dans la voitu requi m'attendait impatiemment.

J'avoue que j'avais honte de me trouver un si mince voyageur, mais ce qui me consola c'est que je reconnus plus tard que je n'étais pas le seul à qui pareille peine fut arrivée et je retrouvais, un jour, tous ces sentiments si naturels exprimés par un aimable voyageur dans un charmant volume que je cite pour l'édification de tout pèlerin qui éprouverait au moment de partir une faiblesse aussi déplorable.

Il nous dit "qu'au départ il lui fallait prendre congé de sa vieille mère, qui lui répétait tous les conseils qu'elle lui avait donnés depuis, un mois. Puis, après l'avoir serré dans ses bras sur la galerie de la maison, elle fondit en larmes, n'eut pas le courage de se contenir, la pauvre mère, et disparut.

" Alors le fils tout attendri reste immobile, le cœur serré, ne sachant plus que devenir il est tenté de s'écrier : "mère, mère, ouvrez, ouvrez, je ne pars plus, je

reste avec vous," et craignant de céder à son émotion, il descendit l'escalier en courant comme s'il était menacé de quelque danger, et il se mit en marche tristement, s'étonnant de trouver si pénible ce jour qu'il attendait avec une impatience fébrile depuis un mois. Il y a donc dans le cœur de l'homme un trésor de sentiments qu'il ne connait pas et qui ne lui sont révélés qu'à certains moments !

" Mais, au bout de quelques pas, la vision de tout ce qui l'attend, là-bas, au but si longtemps désiré, vient l'envahir et il reprend courage."

C'est à quoi chacun peut s'attendre et bien heureusement, car sans cela on ne pourrait prendre de résolution. Il est cependant un secours plus efficace et encore plus consolant, c'est de dire avec recueillement les prières que l'Eglise met sur les lèvres du voyageur lorsqu'il va partir :

" Que le Seigneur Dieu d'Israël soit à jamais béni ! etc. Qu'il maintienne nos pas dans la paix et la sécurité ; qu'il nous donne son ange Raphaël pour nous accompagner dans le voyage et nous ramener plein de joie et sans dangers à notre demeure, etc., etc.

" Vous qui avez conservé Abraham parmi tous les dangers de sa vie errante ; vous qui avez préservé les Israélites, même au passage de la mer rouge ; vous qui avez illuminé le chemin des rois-mages avec un astre de votre ciel, conduisez-nous, soyez notre soutien dans la fatigue, notre consolation dans les peines, l'ombre en plein soleil, l'abri dans la tempête, la défense dans le péril, le port dans le naufrage, afin qu'après avoir atteint heureusement notre but nous revenions sans atteinte aux lieux chéris que nous quittons, etc.

Avec de telles pensées on n'a plus à hésiter.

I

Le voyage de Montréal à New-York se fait rapidement. L'on part à 3½ heures du soir, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, on entre dans le banlieue de New-York. Lorsqu'on songe à tous les accidents qui peuvent accompagner ces locomotions accélérées, l'on a bien à remercier le Seigneur lorsqu'on se trouve sain et sauf le matin dans un chemin de fer. L'on peut reconnaître que nos saints anges ont déjà manifesté leur présence.

Après ces premiers devoirs de la reconnaissance, l'on aime à voir ces contrées nouvelles qui défilent si rapidement sous nos regards. Des collines, des prairies, des bouquets d'arbres, quelques jolis cottages, et puis ensuite le chemin s'enfonce dans une énorme tranchée, bordée, de chaque côté, d'assises de pierre tantôt assez resserrées et tantôt s'élargissant et s'élevant au loin à plusieurs étages. Ici, le génie industriel de la grande cité se manifeste dans toute sa puissance.

On a uni et taillé, avec grand soin, toutes ces parois de pierres, et on les a revêtues d'immenses décorations, exécutées comme des tableaux, et qui représentent les annonces en grand des maisons de New-York. Il y en a de toutes les dimensions et de toutes les nuances : bleues, rouges, jaunes, blanches, avec encadrements et lettres de la plus grande variété. Lettres claires sur champ foncé, ou lettres sombres sur champ clair. On voit toutes les variétés de jaune, de brun, de bleu, de rouge, et ainsi du reste. C'est un éblouissement général qui passe comme un éclair à cause de la rapidité du wagon, et aux rayons perçants du soleil levant ; toutes ces annonces vous adressent les invitations les plus pressantes.

Cet aspect paraît d'abord assez original, et puis on se prend à regretter les beautés que ces coteaux avaient dans leur état naturel. Après ce curieux panorama les premiers édifices commencent, et l'on voit défiler tout ce qui peut annoncer l'approche d'une grande ville de commerce, d'industrie, qui est en même temps un port de mer considérable.

Des usines, des ateliers, des entrepots, des docks, des gares, et ensuite ces immenses dépôts de chemins de fer qui paraissent interminables dans tous les sens.

On arrive enfin à New-York ; on peut aussitôt aller entendre la messe à la magnifique cathédrale, qui n'est pas très-éloignée ; comme nous nous adressons à ceux qui font ce voyage en esprit de pélerinage, et qui peuvent tenir à connaître ce qui intéresse surtout la piété, nous devons bien recommander, si l'on a au moins un jour à passer à New-York, de visiter les établissements religieux, les églises et les couvents, qui témoignent hautement du zèle des catholiques dans cette grande métropole de l'industrie moderne.

Il y a 500,000 catholiques dans la ville, desservis par plus de 50 églises et près de 400 prêtres. Ce qu'on l'on regarde comme ses faubourgs : Brooklyn, New-Jersey, etc., forment des diocèses et contiennent autant de catholiques.

La cathédrale, fruit de la libéralité des fidèles, est très-importante. Elle est toute en marbre blanc à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle a 350 pieds de longueur, sur 150 pieds, de largeur au transept, sa hauteur dans la nef du milieu est de 108 pieds. Ses tours auront 300 pieds de hauteur. La nef est une merveille de grandeur, d'élégance et de richesse, elle a 56 pieds de largeur, 300 pieds de longueur, 108 de hauteur et elle est éclairée principalement par trente fenêtres énormes de 30 pieds d'élévation et de 15 pieds de largeur, qui ne sont séparées que par l'épais-

seur d'un seul pilier. C'est comme une immense suite de tableaux aux couleurs les plus douces et les plus riches qui occupe le tour de l'église au sommet, et qui fait resplendir admirablement les voûtes d'une lueur pure, calme et religieuse. Les orgues sont énormes. L'autel en marbre d'Italie, en bronze doré et orné de mosaïques sur fond d'or, s'élève à 30 pieds de hauteur et est de l'effet le plus merveilleux ; il a coûté 100,000 piastres.

Le jour, les vitraux offrent à l'intérieur un magnifique spectacle, mais ce n'est pas tout leur effet ; le soir, lorsque l'église est illuminée pour les solennités, l'on voit du dehors cette masse imposante de la basilique surmontée d'une magnifique couronne de vitraux coloriés, éclatants dans toute l'étendue de l'église.

Ceci est d'un effet qui, nous le croyons, est unique dans son genre.

On peut visiter encore plusieurs églises. Enfin les établissements d'éducation, d'instruction, d'assistance et de charité sont déjà mis sur le plus grand pied, et en cela on peut admirer comme en si peu de temps on a presque égalé ce que l'on a établi avec des siècles d'efforts dans les grands centres catholiques.

***

Il y a donc un nombre considérable de sanctuaires pour cette immense congrégation catholique qui atteint près de la moitié de la population de cette grande ville. De plus, parmi ces églises, il en est plusieurs administrées par des prêtres étrangers, allemands, italiens, français, qui répondent au besoin des différentes nationalités affluant chaque année par torrents de tous les pays de l'Europe. Elles trouvent dans ces églises et dans les couvents qui y sont annexés tous les se-

cours que le courageux immigrant peut désirer pour ses intérêts spirituels et temporels.

On ne peut rop louer le zèle et la sagesse des autorités à cet égard, elles ont su pourvoir à ces nécessités en fournissant la création d'établissements religieux et charitables, nombreux et largement dotés par le dévouement des fidèles.

Si dès le commencement New York avait eu, à proportion, les mêmes ressources, que de familles nouvellement arrivées auraient pu conserver le trésor de leur foi, de leurs bons principes ! Quelle augmentation encore plus rapide de la population catholique ! Il semble que c'est ce que l'on peut espérer maintenant avec les nouvelles ressources, pour la gloire et le bonheur de cet immense pays appelé à de si grandes destinées.

Outre la cathédrale, plusieurs églises méritent d'être visitées : l'ancienne cathédrale St. Patrick, en Mulberry street ; l'église des PP. Jésuites, entre la cinquième et sixième avenue ; l'église, Française entre la sixième et la septième avenue ; l'église des Rédemptoristes à la troisième rue, à l'est ; l'église des Paulistes, à la soixantième rue.

Ces églises sont bien ornées, il y a de beaux tableaux et des objets d'art de prix ; d'année en année elles augmentent leurs richesses.

Il ne faut pas beaucoup de temps de parcours dans les rues principales pour se faire une idée de l'activité de la ville et du mouvement extraordinaire de cette grande population industrielle.

Sur les trottoirs, on voit continuellement une foule en marche, serrée comme dans un jour de réjouissance publique. Et cela, sans clameur et sans arrêt, tous allant avec la plus grande rapidité et ne se détournant que pour profiter de quelqu'éclaircie et arriver plus vite au but. En même temps, au milieu de la rue une agglomération étonnante de voitures, d'omnibus; de charrettes et de cabs allant en différents sens, s'em-

brouillant, s'accrochant puis se débrouillant et se décrochant sans discussions, sans réclamations, avec un sang froid et un calme imperturbables, comme dans une cérémonie où les différents exercices sont prévus et déterminés d'avance.

Une fois que l'on est entrainé par le courant, il faut une certaine habileté pour s'arrêter ou pour se diriger dans les rues latérales ; enfin, si l'on veut traverser la rue, il faut prendre son temps, car c'est difficile et parfois dangereux.

A certain moments, comme vers midi ou vers six heures p.m., la foule est beaucoup plus considérable. C'est la sortie des ateliers.

Il faut ajouter que tout ce bouleversement est accompagné du bruit continuel des chemins de fer aériens ; les trains sont annoncés de loin par une cloche énorme,la locomotive jette des cris effrayants en roulant au-dessus de la rue, et à peine est-elle passée qu'on entend la cloche d'appel d'un nouveau train en marche ou de deux autres trains qui arrivent pour se croiser.

C'est assourdissant et l'on est bientôt à se demander combien il faut passer de temps dans un tel centre pour s'y habituer, et ensuite quand on y est habitué combien faut-il de temps encore pour en être fatigué et excédé.

L'homme est-il donc fait pour une pareille agitation, et qu'est-ce que la vie au prix d'un pareil bouleversement? Mais nous n'avons pas à choisir notre destinée, partout on peut y répondre lorsqu'on veut être fidèle à l'appel de Dieu, et il faut que l'on sache qu'en cette grande ville, au milieu d'un tel mouvement et avec une si grande ardeur des intérêts matériels, il y a comme à Paris et à Londres, et dans d'autres centres de l'industrie, il y a bien des âmes encore qui n'ont pas fléchi devant Baal, et, comme nous disait un saint prêtre, il

y a des quantités d'ouvriers et des quantités de mères de famille, au milieu de cette grande ville, qui ne perdent jamais la présence de Dieu.

* * *

Ensuite il faut songer au départ, et bien s'assurer de l'heure. Il est utile d'arriver avant, pour s'emparer de sa cabine et veiller à ce qu'il ne se commette nulle erreur.

En partant le mercredi on peut être en vue des côtes de France le jeudi de la semaine suivante, il y a eu des traversées encore plus rapides. La journée sur les bâtiments peut être employée par des exercices de piété, des lectures et enfin l'on doit faire force promenades sur le pont, en plein air, c'est le meilleur préservatif contre le mal de mer. D'ailleurs il faut bien craindre de se tenir longtemps renfermé dans les chambres, il n'en faut pas davantage pour se rendre malade.

Le départ de New-York est très-intéressant. La rade est immense en largeur et en longueur, c'est un vaste bassin qui donne sortie sur la mer par une passe étroite. Tout le contour de cette énorme enceinte est d'un bel aspect composé de collines gracieuses, couvertes d'arbres qui s'en viennent en pente douce refléter leur feuillage dans le miroir de la mer. Enfin, au milieu de ces bosquets qui sont échelonnés le long du rivage, on voit des quantités innombrables de jolies demeures, quelques-unes très-riches : ce sont les maisons de campagne des principaux citoyens de New-York qui commercent avec les régions les plus éloignées et qui tiennent à donner à leurs demeures le cachet des pays lointains qu'ils ont visités et exploités. L'on y admire un luxe, une variété et une originalité

dont rien ne peut donner l'idée : l'on voit un grand nombre de temples grecs ; des villas romaines, des maisons égyptiennes, indiennes, mexicaines, chinoises en quantité ; mais généralement ce sont les castels gothiques qui dominent et qui sont exécutés dans les formes les plus diverses. Il y a le donjon, la forteresse, le château de plaisance, le burg du Rhin, la citadelle du Rhône, puis d'autres variétés plus gracieuses, les châteaux de la Loire, les palais Elizabeth, les châlets suisses, les cottages anglais.

Mais nous voici dans la passe, nous allons contempler bien d'autres merveilles dans l'Océan.

Nous traversons l'entrée de la rade et ensuite nous nous trouvons en pleine mer. C'est une impression saisissante quand l'on se voit porté tout d'un coup par le grand Océan. Aux douces ondulations de la rade succède un mouvement immense qui vous étonne et vous cause un frémissement de mauvais augure. La vague s'élance sur la carène du navire, la soulève, la porte vers les cimes et puis la laisse retomber dans les profondeurs de la mer, doucement, mais si doucement que le cœur en ressent une émotion étrange. Il semble que les forces vont vous abandonner, et l'on ressent si fortement, en soi-même, le contre-coup de cette révolution que l'on s'inquiète en pensant qu'on en a pour huit jours à subir la même épreuve.

Enfin plusieurs s'habituent au bout de quelques heures et n'auront plus à souffrir pendant toute la traversée ; d'autres, après avoir lutté courageusement contre ce malaise, sont obligés de reconnaître qu'ils sont destinés à être tributaires du mal de mer.

En sortant donc de la rade tous les passagers étaient sur le pont, pour contempler la grandeur du spectacle. On entendait de joyeuses exclamations. "Ah quel beau ciel !" "quelle mer immense !" " voyez ces bateaux qui s'approchent !" Des petits enfants

signalent des oiseaux qui accompagnent le bâtiment en décrivant de grands cercles au-dessus de nous: "look ! look !" Un jeune créole de la Martinique a un fusil, il attend qu'un oiseau soit au-dessus de sa tête, et il le tire perpendiculairement, l'oiseau tombe en tourbillonnant et vient s'abattre sur le pont ; tout le monde se précipite, c'est un oiseau de proie, un épervier, il est superbe et ses ailes mesurent plusieurs pieds d'envergure.

Un peu plus loin, on voit d'énormes poissons qui viennent à fleur de l'eau et puis qui s'éloignent Quelques bâtiments rentrant au port, nous croisent ; à une certaine distance ils paraissent d'une hauteur considérable avec leurs voiles étendues, mais arrivés près de notre énorme steamer, ils semblent s'enfoncer sous la cale et nous voyons leur tillac à 20 ou 30 pieds au-dessous de notre pont, ce qui parait bien singulier, cela nous donne une grande idée de la masse sur laquelle nous voguons, nous ne l'avions pas comprise jusqu'à l'approche de ces petits bâtiments et l'eau nous paraissait presqu'à portée de la main.

Nous avançons ; le navire monte encore plus et s'enfonce plus profondément. Quelques figures s'allongent et pâlissent,il en est qui semblent en proie à de vives inquiétudes et puis les rangs s'éclaircissent, et plusieurs défilent devant nous ; les plus impressionnables descendent les premiers dans les cabines, d'autres les suivent.Bientôt le pont est déblayé dans toute sa longueur on ne voit plus que les habitués, les entêtés et les insensibles. C'est un changement à vue ; il y a eu quelques sourires au défilé, mais l'on plaint ceux qui sont partis car l'on sait combien est terrible et accablant ce mal de mer.

Les côtes ont disparu et l'on contemple l'océan dans son étendue ; l'on est surpris d'abord, il n'y a

plus de point de comparaison et cette étendue paraît restreinte. On est là devant la ligne de l'horizon comme dans un cercle étroit que l'on pourrait atteindre en quelques tours de l'hélice, et cependant l'extrémité que l'on croit si proche est au moins à 4 ou 5 lieues de tostes parts. Une flèche apparaît dans le lointain, c'est un navire, on ne voit que le sommet des mats puis les hautes vergues apparaissent, puis les voiles, enfin au bout de quelques minutes, la masse entière du bâtiment semble sortir du fond de l'abime par une force mystérieuse, puis d'autres bâtiments font leur apparition de la même manière.

Au mois de juillet, il y a des jours magnifiques sur mer et des temps d'un calme complet ; la chaleur est tempérée par la rapidité de la marche qui fait sentir plus agréablement la fraîcheur de l'air. Le ciel est souvent sans nuages, c'est une vaste coupe de saphir, la mer est comme un disque d'acier bruni que le soleil illumine de rayons éclatants et suivant le mouvement des flots. Il y a des moments où la mer est le vrai miroir de l'azur du ciel et la ligne de l'horizon est à peine sensible, " l'aspect général est d'un vaste manteau de soie moirée et frangée d'argent."

Quand la chaleur est intense la nuit est pénible dans l'intérieur des cabines, et il n'en doit pas coûter de monter sur le pont de bonne heure, on est mieux qu'à l'intérieur et à certains jours on peut contempler d'admirables spectacles. Le soleil est parfois voilé, le matin, mais le plus souvent il parait dans toute sa gloire, Nous avons noté quelques-unes de ces apparitions merveilleuses.

A la fin de la nuit les vapeurs de l'océan montent et couvrent le ciel, les astres disparaissent les uns après les autres " Dieu les rappelle à lui, dans l'immensité du monde invisible." Cependant l'ombre s'entrouve

vers l'orient et l'on voit apparaître une étoile éclatante c'est celle que l'on appelle " Etoile de la mer " " l'Etoile du matin," elle reflète déjà l'astre qui va venir. La sainte Eglise invoque souvent celle dont le nom veut dire Etoile de la mer " Maria."

Un jour, au-dessous de l'étoile, nous avons vu comme un combat qui se livrait entre la masse des ténèbres et des traces indécises de lumière; enfin l'ombre s'élève et laisse à découvert une large lame pure comme l'argent, qui suit l'horizon et entoure la terre. Cette lame, tout en restant immobile, passe par diverses nuances: blanc, carmin, et puis d'un vert pâle et métallique d'une pureté extraordinaire. Les nuages en s'élevant se revêtent aussi de différentes couleurs, ce sont comme des tentures de velours violet, de soie pourpre, ou du vermillon le plus vif qui remontent et forment des zones parallèles. Elles deviennent d'instant en instant plus brillantes, bientôt elles scintillent comme des tisons ardents dans une fournaise.

La lumière s'élargit encore; enfin, avant de voir le soleil, il y a un spectacle merveilleux à contempler.

On voit tout d'un coup partir de l'horizon une longue trainée de lumière qui arrive jusqu'à nous et qui scintille sur la cime des flots; ce moment est saisissant. Le ciel est toujours sombre, le foyer de l'horizon est toujours enflammé et le soleil, qui ne paraît pas encore, nous envoie, avec cet éclair de lumière, un avant-coureur de sa présence.

Maintenant le soleil ne peut tarder, il apparaît et bientôt il est si fort qu'on ne peut le regarder fixement et que l'on commence à sentir vivement l'ardeur de ses rayons.

Les jours suivants nous avons vu d'autres aspects, mais tout aussi merveilleux. Il n'y a pas deux jours

qui se ressemblent absolument. Un matin nous avons vu le ciel semblable à un immense éventail où se reflétaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Un autre jour le spectacle fut encore plus étonnant. Par la disposition des nuages la ligne de l'horizon était comme un mélange de feu et de sombres vapeurs, le soleil qu'on n'apercevait pas encore envoyait ses rayons à de grandes hauteurs dans le ciel. C'était un vrai combat de flammes et de ténèbres qui changeait de dispositions de minute en minute. Enfin tout à coup la flamme envahit l'espace et s'étend comme une perspective de portiques à plusieurs étages s'enfonçant dans les profondeurs du firmament. Rien n'est comparable à l'éclat des nuances; il y a des fonds ou semblent ruisseler des torrents d'or et de pierreries, l'on voit des colonnes scintillantes de la base au sommet, avec des chapiteaux d'améthyste, de topaze et de rubis. C'est un palais tout illuminé, c'est un immense feu d'artifice changeant d'aspect à chaque instant, mais suivant les dispositions de l'architecture la plus régulière.

Ce spectacle parait encore plus imposant quand on considère les rapports qu'il a avec les destinées du monde. Cette étoile marque le passage de la nuit au jour ; et Marie, véritable Etoile de la mer, marque aussi le passage des ténèbres de l'antiquité aux jours du salut et de la grâce. "Les étoiles qui brillaient d'abord ont disparu, la nuit est profonde, épaisse, sombre, de même les astres de l'ancien peuple : les patriarches, les prophètes se sont retirés de la scène du monde. David ne chante plus ; Salomon n'écrit plus ; Isaïe et Jérémie ne menacent plus ; Daniel ne compte plus les années ; le Paganisme régne partout, il est comme un nuage immense qui cache aux hommes la vue du ciel, c'est-à-dire du vrai Dieu."

Cependant tout à coup le nuage s'entrouve, un point du ciel parait, et dans ce point scintille une

étoile, c'est celle qui est prédite : *Orietur Stella ex Jacob*. *Stella* et *Maria* sont synonymes dans l'orient. Marie paraît, c'est bien l'étoile qui annonce la venue du soleil de justice ; elle vient présager la beauté du jour qui va luire. Le voyageur qu'arrêtait l'obscurité, ranimé par son apparition reprend sa route ; le navigateur accablé par la tempête quand il voit cette étoile sent revenir son courage. *Cette petite Marie qui devait surgir en Jacob* elle est la lumière qui conduit et console les enfants de Dieu au milieu des dangers du monde.

***

Dans la journée nous avons quelquefois des conversations avec les passagers. Nous voyons un représentant d'un des états de l'Est, il est avec toute sa famille, la mère, des jeunes gens, des jeunes filles ; ils s'en vont visiter l'Europe tous ensemble, ils veulent voir l'Italie, Rome, le Pape et les saintes cérémonies ; ils sont protestants mais ils semblent respectueux pour les choses religieuses ; les demoiselles ont été élevées dans un couvent catholique, peut-être le Sacré-Cœur, à New-York.

Quelques catholiques sont à bord et se proposent de visiter Notre-Dame de Lourdes ; ils nous donnent des détails sur le progrès du catholicisme aux Etats-Unis, et sur l'attachement des émigrants par leur foi.

Nous avons vu aussi quelquefois un artiste, de Paris, qui revient de la Nouvelle-Orléans ; il nous dit qu'il est marié et qu'il a placé son fils au collége des PP. Jésuites, à Vaugirard ; il ajoute : " J'ai fait l'expérience de ce que valent les colléges du gouvernement, j'ai vu tous les enfants de mes amis qui avaient été dans ces colléges, ils ne faisaient pas de religion, ils

n'obéissaient à aucune autorité, et ils ne respectaient ni Dieu ni parents, et ma résolution a été prise aussitôt ; je me suis dit : j'aime trop mon fils pour me faire à l'idée qu'un jour il serait un impie et qu'il ne saurait pas me respecter, je me suis donc imposé de grands sacrifices pour que mon enfant fut élevé dans un collége religieux ; si j'avais voulu le mettre dans les colléges de l'Université, sans doute que j'aurais pu obtenir son entrée gratuite, mais avant tout j'ai voulu préserver l'âme de mon enfant."

Ces paroles dites simplement, mais avec une ferme conviction, nous ont fait une grande impression ; nous avons béni Dieu en pensant que dans toutes les conditions il y a des âmes qui savent le reconnaître et l'honorer.

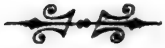
Nous avions souvent occasion de nous entretenir avec un vénérable prêtre, vicaire-général dans un diocèse du Sud, nous lui disions que l'aspect de New-York nous avait étonné, et inquiété pour l'intérêt des âmes.

Peut-on y vivre sans lassitude, peut-on y avoir une pensée suivie, un sentiment élevé vers les intérêts supérieurs au milieu de ces emportements, de ces préoccupations ; il semble que les pavés brûlent les pieds tant on veut se hâter pour ne pas être devancé, il faut que l'homme se donne tout entier, s'il ne veut pas tout perdre, et cependant il ne s'agit que d'intérêts matériels, bornés, et secondaires pour l'homme digne de son nom.

C'est alors que ce bon prêtre me disait que Dieu a ses élus au milieu de ce grand peuple et il ajoutait : " l'homme ne choisit pas sa destinée, il lui est seulement demandé d'y répondre suivant les intentions de la volonté suprême. Nulle part il ne peut se soustraire à l'influence divine, mais aussi nulle part il ne peut se

croire déshérité du secours qui lui est nécessaire. D'ailleurs ces voies toute commerciales de New-York ne laissent pas oublier le vrai but de la vie, elles sont bordées de distance en distance d'églises et des asiles de la prière, du zèle religieux et de la charité. "

" Aussi quelque soit le souci du plus grand nombre : l'amour du gain, la passion du luxe et des jouissances, quelque soit l'emportement des intérêts terrestres, toujours est-il que l'Eglise exerce son action en ce pays. Le souverain pontife a dit : "Nulle part je ne me sens plus pape qu'en ces grands états américains. " Et l'œuvre du prêtre marque son empreinte profonde et indélébile au milieu de ce monde qui paraît si dévoué aux intérêts présents ; et en effet, séjournez le dimanche et allez voir les églises catholiques remplies d'une foule recueillie, dévouée jusqu'à l'héroïsme. Et ne croyez pas que ce témoignage de la foi se borne au dimanche, ne le croyez pas, et sachez qu'au milieu de cette foule immense qui vous environne et qui passe à pas précipités près de vous, il y a, là, bien des ouvriers et bien des mères de famille qui, en allant aux devoirs de leur condition malgré toutes les préoccupations les plus pressantes, ne perdent jamais la pensée de leurs intérêts éternels. "



CHAPITRE II.

ARRIVÉE—LE HAVRE.—ROUEN ET SES MONUMENTS RELIGIEUX.

C'est une douce impression qui se fait ressentir lorsque la nouvelle se répand dans tout le bâtiment que l'on arrivera le lendemain matin en vue des côtes de France.

Des exclamations de joie et des cris de délivrance se font entendre ; les peines sont finies, et l'on se voit arrivé à ce but si ardemment souhaité, surtout au milieu des épreuves de la traversée.

Tout est oublié ! les malades reviennent sur le pont ; il en est qui ont beaucoup souffert, mais ils n'y pensent plus. Des chants, qui saluent l'arrivée prochaine, retentissent jusques bien avant dans la nuit. Après quelques heures de repos, le plus grand nombre revient sur le pont ; les pèlerins, pleins de joie, bénissent le Seigneur et, lorsque l'étoile du matin apparaît, avec quelle joie est-elle acclamée ! avec quelle reconnaissance est-elle saluée :

Ave Maris Stella, etc.

Quel changement après huit jours en mer, huit jours de fatigue et d'ennui, et on peut le dire, aussi d'incertitude entre la vie et la mort. Il y a des instants pénibles lorsque l'on pense que l'on est separé du fond de l'abîme que par une faible planche ; mais tout est passé, plus de craintes, le terme est proche,

plusieurs vont revoir leur patrie, quelle émotion ! quelques-uns l'ont quittée il y a dix ans ou vingt ans !

.....

.....

***

Enfin, le moment heureux est venu, nous sommes dans la rade du Havre, une population joyeuse et animée est réunie sur le rivage. Les voix retentissent, nous approchons, nous distinguons les paroles et puis, au moment de lancer l'ancre, le signal du bord retentit. C'est ce qui s'appelle la Syrène, c'est-à-dire le sifflet à vapeur que le commandant fait jouer et qui a un son si fort et si pénétrant. Ailleurs, il paraîtrait singulièrement rude, mais à ce moment on est si bien disposé qu'on aime tout ce qui parle de l'arrivée, et ce terrible son, qui semble sortir du fond des eaux et qni est répété par les échos de la ville, comme il fait du bien à l'âme !

Pour les voyageurs, les uns disent alors : Salut, patrie bien-aimée,, si souvent regrettée, si longtemps désirée !

Salut, terre du vieux monde qui renferme tant de merveilles nouvelles pour nous, disent les étrangers.

Et les pèlerins, remplis de joie, s'écrient : Salut, fille aînée de l'Eglise ! Domaine des rois très-chrétiens ! Terre des Croisés, vous êtes encore, malgré les ennemis de Dieu, vous êtes encore la terre des miracles, salut !

Nous allons rejoindre le chemin de fer, mais, en nous y rendant, nous contemplons un spectacle intéressant et qui est de tradition, à ce qu'il paraît. Tous

les passagers américains se sont rendus sur le marché des fruits, qui est sur la rue principale du Havre, et ils déjeunent à même le marché ; les parents, les enfants, semblent dans la jubilation, et des Français, résidant anx Etats-Unis, nous expliquent cet empressement. Les Américains, qui ont les fruits du Sud en abondance et qui apprécient leur développement et leur belle apparence, savent très bien reconnaître dans les fruits des climats tempérés un goût et une saveur qu'ils n'ont jamais trouvés dans les fruits de leur pays ; mais, du reste, il y a une autre explication : après les fatigues de la traversée et cette nourriture de conserve à laquelle on est assujetti pendant huit jours rien de plus salutaire et de bienvenu comme ces fruits uveaux, tout luxuriants de fraîcheur.

***

Nous partons, et deux heures après, nous arrivons à Rouen où nous avons décidé de nous arrêter.

Rouen est bien un lieu de Pèlerinage pour les Canadiens. C'est la capitale de cette Normandie qui nous a envoyé les plus intrépides navigateurs : Champlain, Biencourt de Poutrincourt et tous les premiers colons sont partis de ces côtes, ainsi que les Ursulines, les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, etc. C'est la patrie de Lassalle qui, parti de Montréal, est allé le premier explorer le Mississippi jusqu'au Golfe du Mexique. C'était la résidence de l'archevêque qui, pendant prés d'un siècle, a eu la juridiction de la Nouvelle-France. Enfin, cette ville est souverainement intéressante pour tout catholique car elle offre les plus grandes merveilles de l'art religieux. Les protestants, n'ayant jamais pu s'en emparer pendant les guerres de religion, elle a conservé ses anciens monuments : Saint-Etienne est l'une des plus belles cathédrales de France ; Saint-Ouen, la plus magnifique abbatiale ; et enfin, Saint Maclou, la merveille des églises paroissiales.

Nous avons commencé par visiter la cathédrale.

La place qui la précède est vaste et permet de considérer le portail dans son ensemble. Quelle chose admirable que cette façade ! elle est peut-être unique dans le monde pour l'ampleur et la magnificence des détails. Elle a près de 200 pieds de largeur et est accompagnée de chaque côté par deux énormes clochers de 40 pieds a la base et de 250 pieds de hauteur. Entre les clochers, trois grands portiques précédés de quatre pyramides octogones de 80 pieds de hauteur, chargées d'ornements et de statues à plusieurs étages. De plus, les portiques sont surmontés d'arcades, de rosaces, de galeries et de balustrades d'une richesse merveilleuse. Enfin, au sommet de la façade, on trouve encore quatre grands clochetons dont le sommet est à 180 pieds du sol. Ceci peut donner une idée de l'ensemble de ces dix flèches qui s'élèvent vers le ciel sur l'entrée de l'église. Mais qui pourra décrire l'ornementation féérique qui couvre tous ces massifs ? Les arcades, les frontons des portiques et des galeries sont remplis de statues, d'ornements et de bas-reliefs à profusion. Les pyramides ont plusieurs rangs de statues. Les parois qui surmontent les portes sont ornées d'arcades qui encadrent les statues des prophètes, des apôtres, des martyrs que l'on compte par centaines, et la plupart d'une grande dimension, 6 pieds au moins.

Au fronton de la porte principale on voit l'arbre de Jessé, dont chaque fleur sert de trône à l'un des parents de N. S. Au portail de gauche, le festin d'Hérode et la danse d'Hérodiade, d'une naïveté singulière. Au portail de droite, l'Ascension de N. S.

Tout cet ensemble nous ravit ; mais quelle magnificence on peut imaginer lorsqu'on se represente ces statues telles qu'elles étaient à l'origine, peintes et dorées avec leurs encadrements, rehaussés d'or et de cou-

leurs. Le tout exécuté avec la perfection exquise que l'on trouve dans les vieux manuscripts et dont on a découvert dernièrement des témoignages si remarquables à l'entour du chœur de la cathédrale de Paris.

Néanmoins, le monument tel qu'il est, après bien des vicissitudes, est encore vraiment saisissant.

A la première vue, ou est stupéfait de cette grandeur, de cette majesté et aussi de cette richesse de détails.

" L'on est saisi et ravi comme si les saints du Ciel étaient descendus sur la terre, ou bien comme si l'on se trouvait déjà introduit dans les splendeurs du Paradis."

Nous n'avons parlé encore que du portail, l'extérieur des portiques latéraux de l'église est non moins merveilleux et mérite une description à part.

On entre dans le temple et l'on voit une suite de piliers, et de colonnettes, qui s'étendent dans toutes les directions. La voûte est à 100 pieds du pavé, l'extrémité de l'église apparaît dans un lointain mystérieux, elle est à 350 pieds de distance. Les vitraux sont à étudier. Ceux du transept sont surtout merveilleux : les rosaces ont plus de 30 pieds de diamètre, et flamboyant au soleil comme des écrins de diamants et de pierreries, étalent sur les parois de l'église et sur les colonnes comme un vêtement d'or et de riches couleurs.

Après avoir vu cet ensemble, nous ne pouvions nous lasser de remercier le Seigneur. Comme ces magnificences révèlent la gloire et la puissance de son nom !

Il faut passer aux détails.

L'aspect de l'église est imposant. Les chapelles latérales, les allées des bas côtés sont bien éclairées, la nef du milieu, qui est en pleine lumière, présente le plus beau coup d'œil. Il faut remarquer, sur l'un des côtés, l'escalier qui conduit à la bibliothèque du chapitre, c'est une merveille de délicatesse. Il y a trois

étages de balustrades qui se suivent et qui ont chacun leur ornementation particulière. C'est un curieux spécimen de cette variété merveilleuse du style gothique. Le premier rang, supporté par de sveltes arcades, présente des carrés avec toutes les variétés que peut fournir la forme quadrangulaire. La balustrade suivante est toute en triangles qui se croisent et s'enchevêtrent suivant toutes les combinaisons possibles, enfin la troisième balustrade présente des dispositions différentes et encore plus délicates ; le tout est d'une finesse d'exécution qu'on voit rarement dans les ouvrages modernes.

A l'extrémité de l'église se trouve la chapelle de la sainte Vierge, dont l'autel est remarquable ; mais ce qui attire surtout l'attention, ce sont deux tombeaux qui occupent les deux côtés de la chapelle. A droite la magnifique sépulture du cardinal George d'Amboise, représenté à genoux et assisté de son frère. Ce tombeau renferme au moins cinquante figures en plein relief : chacune est un chef-d'œuvre. Sur la base du monument l'on voit toutes les qualités qui distinguaient le pieux cardinal : la foi, la charité, la prudence, la tempérance, la force, la justice. Elles sont représentées par des figures assises sur des trônes portant des insignes et exécutées avec un talent extraordinaire. Chacune de ces figures mérite la plus sérieuse attention. En haut du monument l'on voit les saints qui étaient les patrons des deux prélats. Au centre saint Georges foulant, sous les pieds de son cheval, le dragon et le transperçant de sa lance. Le tout est surmonté d'un dais qui est enrichi de statuettes, de fleurons et d'ornements.

Le cardinal Georges d'Amboise gouverna la France pendant les années les plus glorieuses du règne de Louis XII ; il sut gagner à son souverain l'affection

de ses sujets, qui lui donnèrent d'eux-mêmes le nom de père du peuple ; il mérite d'être exposé à la vénération des fidèles, car il fut, lui aussi, vraiment un père pour le peuple. Supprimant, dès les premiers jours de sa puissance, les taxes extraordinaires, et n'ayant jamais consenti au milieu des guerres les plus coûteuses que les impôts fussent augmentés. Il fut l'honneur de l'épiscopat de son temps, l'ami dévoué du Souverain Pontife, le sage conseiller de son roi et le protecteur infatigable des pauvres contribuables. Ce grand prélat a-t-il toujours trouvé des imitateurs parmi les dépositaires de l'autorité publique ?

De l'autre côté de la chapelle, l'on voit le tombeau du duc de Brézé, moins chargé de statues, moins ornementé que l'autre et cependant d'un style et d'une exécution bien supérieurs, ce qui ne peut étonner, car c'est l'œuvre du plus grand sculpteur de France, Jean Goujon, l'auteur de la fontaine des Innocents, à Paris.

L'extérieur de l'église montre encore bien des prodiges; les deux portes latérales égalent, dit-on, toutes les beautés de la façade. La flèche, mesurant 420 pieds d'élévation, a 20 pieds de plus que le dôme de St.-Pierre de Rome et que la flèche de Strasbourg, elle est admirablement terminée par une lanterne de cinquante pieds d'élévation, ce qui donne l'aspect le plus élégant à cette construction immense. L'escalier est situé au centre de la flèche et non pas à l'extérieur comme à la flèche de Strasbourg, et on peut atteindre au sommet et à la croix avec la plus grand sécurité. Toutefois ce n'est pas sans fatigue, car combien de marches faut-il franchir pour arriver à cette hauteur effrayante ! De là toute la ville et le pays qui l'environne paraît comme un tableau ravissant ; on voit d'abord ces belles églises si nombreuses, ces palais témoins de la grandeur et de la richesse de l'ancienne capitale de la Normandie, etc., etc.

On peut aussi avoir une belle idée de cet ensemble, si l'on va à la montagne qui domine la ville visiter la belle église de Notre-Dame de Bonsecours. De là on voit s'élever sur la grande cité deux masses énormes : à gauche la cathédrale, à droite la grande église abbatiale de St-Ouen, de 400 pieds de longueur, avec une tour centrale de 300 pieds d'élévation, et entre les deux, l'église de St-Maclou, toute svelte et gracieuse, lançant dans les airs la flèche la plus charmante. Rouen rappelle bien des souvenirs, quelques-uns glorieux, quelques autres tristes : ainsi le meurtre de Jeanne d'Arc ; mais ce ne sont pas les rouennais qu'il faut en accuser.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE Á PARIS — PÉLÉRINAGES : LA CATHÉDRALE ; NOTRE-DAME DES VICTOIRES ; LA CHAPELLE DE LA RUE DU BAC, ETC., ETC.

Ceux qui veulent voir Paris dans sa vraie gloire, et en apprécier la principale importance dans le monde, doivent visiter les églises qui ont les plus riches sanctuaires après Rome, et les œuvres de charité, qui sont sans nombre ; ils pourront dès lors comprendre que Paris n'est pas seulement la capitale des lettres, des sciences, mais aussi l'un des plus grands centres de la propagation de la foi. On peut penser quel bien est accompli par les maisons-mères de tant de corporations religieuses, par les séminaires, par les résidences principales des jésuites, des franciscains, des dominicains et des missions étrangères. Il est encore un autre élément de force qui a décuplé ses ressources et qui exerce son influence jusqu'aux extrémités du monde, ce sont les journaux religieux et les librairies pieuses qui publient certains ouvrages par cent éditions.

Quant aux églises, lorsqu'on vient de Montréal, la première station doit être à la grande cathédrale Notre-Dame. C'est là, dans la chapelle de la Sainte Vierge, que les associés de l'œuvre de Montréal, au mois de février 1642, vinrent mettre leur fondation sous la protection de la Sainte Vierge ; Notre-Dame de Montréal a donc eu son origine dans Notre-Dame de Paris.

C'est dans cette pensée que nous avons visité la grande cathédrale ; mais quelle émotion avons-nous

éprouvé en arrivant sur le parvis ! c'est comme un mur immense qui s'élève devant vous, qui s'avance vers vous et qui intercepte tout pas et toute vue, et l'on ne peut s'en étonner lorsque l'on sait que cette masse de l'église a 150 pieds anglais de largeur et près de 220pieds de hauteur.

Ce qui frappe le plus dès l'abord c'est la symétrie parfaite de cet ensemble majestueux. Au milieu de toutes les lignes de l'édifice qui semblent monter vers le ciel, les différents éléments quelles relient sont dans une harmonie complète.

L'on voit devant soi quatre étages : d'abord les portiques qui, avec la galerie qui les surmonte, mesurent 60 pieds de hauteur ; en dessus, les fenêtres et la rosace qui a 40 pieds de diamètre ; puis la galerie supérieure de 30 pieds d'élévation, et enfin les tours majestueuses et puissantes qui portent leurs dernières balustrades à près de 220 pieds au-dessus du pavé.

Il y a beaucoup à contempler : la magnificence des trois portiques qui ont chacun 30 pieds de largeur et 15 pieds de profondeur ; la richesse des détails, la ligne si régulière et si élégante de la galerie des Rois, avec toutes ses statues qui, dans l'ensemble, paraissent si délicates et qui ont cependant près de 10 pieds de hauteur.

A mesure qu'on examine, l'émotion augmente, la grande église est toujours immobile, inébranlable, mais en même temps elle apparaît comme toute vivante et animée. Il semble que l'on voit surgir de terre une végétation merveilleuse qui éclôt, à chaque instant, des myriades de tiges, de bourgeons et de fleurs de pierre, C'est comme une vigne mystique d'où jaillissent , sans cesse, des rejetons, des volutes, des spirales et des pampres abondants. C'est une symphonie cristalisée dont les éléments s'élèvent, se

développent, se croisent et s'enchevêtrent suivant les combinaisons heureuses de la plus ravissante harmonie. Mais ce n'est pas tout d'avoir vu l'édifice majestueux avec le riche vêtement qui le couvre, il faut considérer encore de plus près les arcades, les voussures, tout cela est rempli d'un monde qui sollicite votre attention et vous adresse une langage qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme. De toutes parts de saintes images, de purs visages, de pieuses représentations vous révèlent les enseignements les plus touchants de la foi. Ah ! comme les mystères augustes et redoutables de la religion se prêtent admirablement aux plus merveilleuses conceptions de l'art !

A droite toute la vie de la sainte Vierge ; à gauche son assomption et son couronnement dans le ciel ; au centre tout le poème du jugement universel.

Le souverain juge assisté des anges, de sa mère et de saint Jean qui implorent sa miséricorde. Sous ses pieds saint Michel pesant les âmes,et ensuite deux séries de figures, d'un côté les saints marchant au ciel, de l'autre les réprouvés entraînés par les démons, et tout se passe en présence des anges, des saints qui trônent dans les arcades de la porte.

Avec quelle émotion le fidèle franchissait ce portique ; il voyait le but de la vie, il entrait dans l'église avec la pensée de demander l'assistance du Dieu de bonté pour observer sa loi, pour mériter le ciel et pour éviter les châtiments redoutables de l'éternité.

Maintenant il ne faut pas oublier que toute cette façade était revêtue de linéaments délicats de carmin, d'azur et d'or ; il en reste encore bien des traces. Cette illumination accentuait les lignes, les divisions, mettait les ornements et les figures en relief, et le tout avec cette délicatesse que les moines savaient si bien observer dans les vieux manuscrits.

Les arcades étaient d'une nuance transparente et claire comme le saphir ; les auréoles des saints relevées d'or ; lesvisages aux traits purs, d'un teint doux et calme comme il convient à des bienheureux ; les vêtements d'une richesse qui rappelait les manteaux des rois et les ornements des princes de l'église.

....

L'intérieur est imposant, tout converge à un même point, c'est-à-dire au sanctuaire et au tabernacle. La nef du milieu est comme une avenue de 400 pieds de longueur, accompagnée à droite et à gauche d'un triple rang de colonnes en faisceaux qui s'élèvent du pavé avec de nombreuses nervures, s'épanouissent vers les chapiteaux en mille fleurons, puis se divisent et s'élancent dans toutes les directions, se croisent et s'entrelacent, accompagnant les lignes des voûtes avec un dessein uni et servi quoique multiple, harmonieux quoique varié, toujours symétrique quoique parfois dissemblable.

Après avoir admiré l'ensemble de l'église, nous sommes allés prier dans la chapelle de la sainte Vierge, où l'établissement de Montréal a été inauguré en 1642. Cette chapelle est dans le transept à droite et l'autel est tourné vers l'est, comme le grand autel du chœur. Une belle statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus surmonte l'autel, elle est du XIIIe siècle, c'est l'image que l'on appelle la vierge à l'oiseau, il en existe une excellente copie en bois de chêne, dans une communauté de Montréal.

C'est donc là, et probablement devant cette même statue, qu'au mois de février 1642, M. Olier, curé de St.-Sulpice, qui depuis plusieurs années avait préparé l'œuvre de Montréal, et venait d'envoyer M. de Mai-

sonneuve avec des colons, réunit les associés, célébra la sainte messe, mit l'œuvre sous le patronage de la sainte Vierge et recueillit pour la nouvelle fondation 200,000 livres, c'est-à-dire près d'un million de la monaie actuelle.

Quelques-uns de ces associés sont célèbres par leurs libéralités : le cardinal de Richelieu, le duc de Rochefoucault, M. de la Dauversière, M. de Fancamp, M. de Renty, l'abbé de Bretonvilliers, l'abbé de Queylus et aussi la nièce du cardinal Mme d'Aiguillon, Mme Séguier femme du grand chancelier, Mme de Bullion, femme du grand trésorier, Mme de Miramion, et enfin la dévouée servante de Dieu, Marie Rousseau.

Ce sont de nobles ancêtres pour Montréal, ce sont eux qui, avec M. Olier, ont conçu la pensée de fonder en ce pays un centre pour l'établissement de la foi et qui en ont assuré la destinée par leurs libéralités ; nous espérons qu'un jour leurs noms seront rappelés à la mémoire des citoyens de Montréal, par un monument digne des grands services qu'ils ont rendus aux intérêts de la foi dans la Nouvelle-France. Humainement ils ne pouvaient prévoir tout ce qui est arrivé, mais enfin ce sont eux qui ont assuré tout ce que nous voyons.

La chapelle de la sainte Vierge est digne de cette reine du ciel ; elle occupe tout le transept et est admirablement éclairée par une verrière qui a 60 pieds de hauteur et 40 pieds de largeur ; elle comprend une immense rosace où l'on voit la Vierge environnée de la cour céleste et en dessous une galerie de quatorze arcades et chacune encadrant l'un des prophètes de l'ancien testament qui ont annoncé les gloires de Marie. Récemment la chapelle a été restaurée en entier, dans le style de l'église, par les pricipaux elèves d'un grand peintre religieux, Hippolyte Flandrin.

Après avoir honoré dans Notre-Dame les souvenirs du zèle des fidèles de Paris pour la Nouvelle-France, il est intéressant de visiter les sanctuaires témoins de l'assistance miraculeuse du Seigneur en ces derniers temps.

Notre-Dame des Victoires, où l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception a été fondée par une inspiration Céleste, et la petite chapelle de la maison-mère des sœurs de St-Vincent de Paul, à la rue du Bac, où une humble novice, la sœur Javouhey, a été favorisée comme Bernadette et comme Mélanie, de plusieurs apparitions de la sainte Vierge.

Vers 1831, la sainte Vierge, désirant répandre la dévotion envers l'Immaculée Conception, apparut à une jeune novice de St-Vincent de Paul, et lui déclara sa volonté qu'une médaille portant l'emblême de l'Immaculée Conception fut frappée et répandue parmi les fidèles.

La médaille fut frappée et elle fut accueillie avec un tel empressement qu'en quelques années elle fut répandue dans le monde entier par cent millions. Mais Marie désirait qu'une réunion de fidèles fut établie pour honorer aussi l'Immaculée Conception par des exercises religieux et en appliquer le fruit à la conversion des pécheurs et au renouvellement du zèle des fidèles. Mais comme il eut été impossible d'établir une pareille réunion dans l'intérieur d'une communauté, là où elle avait apparu, la sainte Vierge fit connaître à un curé du centre même de Paris son désir qu'une Confrérie pieuse fut fondée dans sa paroisse, pour le but qu'elle lui fit connaître.

C'est donc ainsi que l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception pour la conversion des pécheurs fut établie à Notre-Dame des Victoires, au centre de Paris entre la Bourse, la Banque de France, la Bibliothèque Nationale et le Palais-Royal, c'est-à-dire dans le centre même des affaires, des plaisirs, des recherches de la fortune et de la science humaine.

Cette Archiconfrérie se répandit de là, dans le monde, en cent mille paroisses. Elle prépara les voies à la déclaration solennelle du Souverain Pontife ; les apparitions de la sainte Vierge à Lourdes sont le couronnement de cette manifestation céleste en notre siècle. Il convient donc bien à des pèlerins de Lourdes d'aller visiter les lieux saints témoins des commencements de cette grande manifestation des fidèles envers les saintes prérogatives de la sainte Vierge.

Nous avons donc visité avec empressement cette église de Notre-Dame des Victoires, nous l'avons admirée comme le centre du plus fervent pélerinage. La nef est toujours remplie de fidèles, les messes se succèdent chaque jour sans interruption jusqu'à une heure ; mais c'est surtout le dimanche soir qu'il faut voir l'église : les serviteurs de Marie viennent de tout Paris et même des extrémités du monde, car partout l'Archiconfrérie est établie.

Pour visiter la petite chapelle où la sainte Vierge a apparu à la sœur Javouhey, il faut se rendre rue du Bac, à la maison mère de St-Vincent de Paul. L'on obtient facilement l'entrée de ce sanctuaire béni, qui est richement orné des témoignages de la reconnaisnaissance des bonnes sœurs envers leur mère et leur protectrice bien-aimée.

Nous avons ensuite parcouru les églises et les institutions religieuses ; c'est ce que nous voyons faire par tous les Américains qui viennent au Canada, et c'est ce que nous avons réalisé à Paris à notre grande satisfaction ; rien de plus remarquable que les églises, rien de plus instructif et intéressant que les institutions religieuses.

CHAPITRE IV.

PARIS.—LES ÉGLISES, LES ŒUVRES CHARITABLES, LES INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Les églises sont remarquables de richesse, de soin et d'entretien ; on n'a qu'à prendre chaque quartier et aller d'église en église, et on trouve partout des sujets d'admiration et d'édification.

Partis de la rue de Rivoli, nous avons visité St-Roch, puis St-Germain l'Auxerrois, ensuite nous avons passé la Seine et nous avons exploré toute la rive gauche. Cela nous a demandé quelques heures et nous avons eu, au moins, une première idée de ce qui pouvait nous intéresser.

St-Roch est dans la rue St-Honoré ; les offices y sont très suivis par la population du grand commerce qui est très riche dans Paris. L'on voit une église parfaitement tenue. un chœur très orné, une belle chapelle de la sainte Vierge. Un monument y est élevé au grand évêque de Meaux, Bossuet ; l'on voit aussi le tombeau de Corneille, mort en chétien, plein de foi et de soumission à la volonté de Dieu.

Nous avons continué et nous avons visité St-Germain l'Auxerrois. Le peristyle de l'église, orné de statues très anciennes, est remarquable. En entrant dans l'église, à droite, magnifique chapelle du XVe siècle consacrée à la sainte Vierge. Tout est à considérer; vitraux, boiseries, sculptures et tableaux. L'église, dévastée dans une émeute en 1831, a été restaurée avec la plus grande intelligence du style primitif. Dans une chapelle latérale on voit un autel avec un retable en chêne sculpté de dix pieds de hauteur ; il y a des quantités de figures

représentant la Passion de Notre-Seigneur. Chaque statue est un chef-d'œuvre.

Ensuite nous avons passé la Seine et nous avons vu la Sainte Chapelle, qui respire la piété et le génie du grand roi qui l'éleva en l'honneur des saintes reliques de la passion. C'est une merveille ; elle a été complètement rétablie avec la science la plus éclairée. On ne peut se lasser d'admirer ces riches peintures, ces piliers élancés, ces fonds d'azur constellés d'or, et ces vitraux disposés tout autour de la chapelle, si rapprochés, qu'il semble qu'on est entièrement recouvert d'une voûte de pierres précieuses.

De là, on peut visiter St-Sévérin, sur la rive gauche de la Seine. Chapelle de St-Jean, peinte par Hippolyte Flandrin, vers 1840. Il s'y révéla le plus grand peintre religieux que l'on ait eu depuis Raphaël. Ne pas oublier que St-Germain des Prés et St-Vincent de Paul possèdent de lui des œuvres encore plus considérables.

A peu de distance, musée de Cluny, où l'on conserve une immense quantité de chefs-d'œuvre de l'art gothique : tabernacles, autels, boiseries, meubles, tapisseries, armures, sculptures et peintures.

Tout près de là, l'église de la Sorbonne, où se trouve le magnifique tombeau du cardinal Richelieu. En continuant on voit le Panthéon, qui est, après St- Paul de Londres, le plus grand monument construit d'après St-Pierre, de Rome. L'imitation, comme à St-Paul, eut pu être plus parfaite, mais les dimensions sont imposantes; le dôme a 260 pieds de hauteur, l'église 350 pieds de longueur, et 250 pieds de largeur à la croix.

Auprès du Panthéon, St-Étienne-du-Mont, remplie de souvenirs religieux et nationaux. Tombeau de sainte Geneviève, patronne de Paris, avec une châsse monumentale en cuivre doré ; plusieurs *ex-voto* en marbre blanc sur tous les murs jusqu'à 30 pieds de hauteur ;

nous avons vu un *ex-voto* d'un des principaux citoyens de Montréal. Il est de l'année 1868. Tombeaux de sainte Clothilde et de Clovis, les vitraux sont des meilleurs artistes du XVIe siècle. Tombeaux de Pascal, de Lesueur, de Rollin, de Racine.

Ce qui attire les étrangers en cette église, c'est le magnifique jubé de l'entrée du chœur, c'est le seul qui existe à Paris et c'est un chef-d'œuvre. Il est composé d'un grand arc de triomphe qui donne entrée dans le chœur. A chaque extrémité deux tourelles à jour montrent les escaliers qui s'élèvent en spirale bien en dessus de la plate-forme du jubé. C'est une œuvre admirable d'élégance, de richesse et de hardiesse ; les supports de cette immense construction sont à peine apparents.

En revenant vers le centre, on peut visiter le Luxembourg et ensuite St. Sulpice, qui rappelle, avec ses alentours, tant de souvenirs de M. Olier, le fondateur de Montréal. L'église est vaste : 400 pieds de longueur, 160 pieds au transept. Les tours ont dix pieds de plus que celles de Notre-Dame. " La façade, formée de deux étages de portiques avec galerie et accompagnée de deux tours de 226 pieds de hauteur, nous montre le plus grand effort que l'on ait pu faire pour retrouver dans les éléments de l'art moderne, la grandeur et la majesté de l'art ogival."

Le chœur, placé en arrière de l'autel, est vaste et peut contenir, aux jours de fêtes, les deux ou trois cents étudiants en théologie du grand séminaire, situé près de l'église. Les offices se font avec solennité, le chant de tous ces séminaristes est bien réglé et d'un grand effet, L'orgue est en proportion de ce nombre ; c'est le plus grand qui existe en Europe ; il a 7,000 tuyaux, les plus grands ont 32 pieds de hauteur. L'orgue est disposé sur sept étages, Cavaillé Coll, qui a rempli l'Europe de chefs-d'œuvre, en est l'auteur.

Tout près: St-Germain des Prés avec les tombeaux des rois mérovingiens et les peintures admirables d'Hippolyte Flandrin. A peu de distance : l'église des Pères Jésuites, le Gésu, avec la chapelle des pères, victimes de la Commune ; les tombeaux sont toujours couverts de fleurs renouvelées journellement. Les fidèles affluent sans cesse dans ce sanctuaire.

En revenant on trouve la Madeleine qui, par un luxe extraordinaire de marbres précieux, d'or et de peintures, comme par le style, est l'église qui rappelle le plus à Paris les sanctuaires de Rome. Il resterait encore à voir les églises modernes : St-Augustin, la Trinité, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, l'église de Ménilmontant, qui témoignent du zèle qu'on a eu dans les règnes précédents pour le culte religieux.

Ensuite, il faut visiter les établissements de charité et d'institution religieuse.

" Dans cette ville tumultueuse, encombrée, qui au premier abord ne semble livrée qu'aux intérêts temporels et aux plaisirs, dans ce centre animé sans cesse par l'envahissement des étrangers qui viennent satisfaire leurs curiosités insatiables, il faut comprendre qu'il n'y a pas que des gens qui voyagent, qui s'amusent, il n'y a pas que des promenades, des cafés, des théâtres, il y a un Paris occupé, laborieux, économe, mais il y a de plus un Paris religieux, sérieux, charitable, généreux jusqu'à l'héroïsme, et pour le voir, pour le reconnaître, il faut le vouloir et aller aux asiles de la souffrance et de l'affliction." On rencontrera là ce qu'il y a de plus noble dans les hautes conditions et ce qu'il y a de plus digne de sympathie dans les humbles classes ; ce sont les membres des cercles catholiques, les associés des institutions ouvrières de Saint-François-Xavier, de Saint-

François de Sales, et enfin les membres de la Saint-Vincent de Paul.

Lorsqu'on peut se mettre en relation avec quelques uns de ces zélés chrétiens, l'on connait alors un ordre de choses qui révèle la grande ville sous un aspect tout nouveau.

Parmi les œuvres, la plupart ont été fondées par des institutions religieuses et sont maintenant sous le contrôle exclusif du gouvernement, mais il y a aussi un grand nombre d'œuvres qui rendent autant de services et qui ne dépendent que de la charité privée.

Il y a d'abord trente grands établissements qui donnent l'asile à près de trente mille malades. Ils sont situés dans les différents quartiers et peuvent subvenir aux besoins de la population environnante.

Sur le parvis Notre-Dame, on trouve l'Hôtel-Dieu, avec plus de 800 lits. Il est composé de cinq grands corps de logis et de plusieurs pavillons isolés pour ménager l'air et une exposition favorable aux pauvres malades.

Près des boulevards extérieurs, il y a le grand hôpital Lariboisière, avec près de 900 lits, pour les ouvriers des faubourgs.

Près du Jardin des Plantes, la Salpétrière, avec 4,422 lits. C'est le plus vaste hôpital de l'Europe ; il occupe 30 arpents, avec vastes cours, jardins, promenades pour les malades et les infirmes : l'église qui a 200 pieds de longueur, peut contenir 4,000 personnes ; là on voit un magnifique tableau sur le maître-autel : Saint-Vincent de Paul, adressant aux réunions de charité cette parole si connue : "Or sus, mesdames, si vous abandonnez ces enfants, ils vont mourir, etc."

Du côté de Vaugirard, l'hospice des Ménages, avec 1,400 lits ; au centre, il y a une cour avec portiques qui est aussi vaste que la place du Carrousel.

L'hôtel des Invalides, qui a 600 pieds de façade et autant de longueur, pour les soldats blessés ; le Val de Grâce, pour les soldats malades, avec 960 lits ; Bicêtre, avec près de 3,000 lits ; Asile de Vincennes, 500 lits.

Ce sont les principales maisons que l'on peut visiter ; on y trouvera bien des sujets d'intérêt pour la disposition, l'arrangement, et les soins ingénieux qui ont été pris pour rendre la condition des malades, des pauvres aussi supportable que possible.

Ces établissements fondés par des institutions religieuses ont été longtemps dirigés par elles ; enfin, après les désastres des époques révolutionnaires, ils ont toujours été desservis par de pieuses communautés qui n'avaient voulu conserver de leurs anciennes prérogatives que le privilége de se dévouer à toutes les misères.

Actuellement il est question de les exclure. C'est une injustice, car l'on n'a jamais eu à leur reprocher la moindre défaillance dans leur zèle, mais c'est aussi une cruauté pour les malheureux qui craignent de ne plus trouver le même dévouement.

Que deviendra la société, lorsque ceux qui sont les plus tristes victimes de la destinée humaine n'apprendront plus la patience, le courage et la résignation ?

Ceux qui gouvernent ne se rendent donc aucun compte des exigences de l'ordre social et des épreuves de la classe malheureuse !

Mais à côté de ces œuvres officielles, il y a les établissements de la charité privée. Rien de plus consolant que de les explorer.

Ils ont été fondés pour différentes classes qui ne rentrent pas dans la destination des œuvres de l'administration publique.

A Paris il y a des sociétés pour les frais des mariages pauvres, d'autres pour venir en aide aux pauvres mères et à leurs nouveaux-nés.

De plus des établissements pour les incurables, les orphelins, les infirmes, pour les apprentis, les ouvriers, les pauvres vieillards qui n'ont plus de soutien.

Pour toutes ces classes, les anciennes œuvres ne pouvaient suffire.

Il y a donc des maisons fondées pour les orphelins et les jeunes incurables sans soutien, dont on a vu accroître le nombre, depuis l'augmentation récente de la population ouvrière dans Paris.

Pour les enfants d'ouvriers qui peuvent faire quelque sacrifice, il y a des pensionnats où l'on apprend les métiers comme l'établissement de Mgr de Bervenger, rue de Vaugirard, et sa succursale, à Issy, qui comprennent près de deux mille internes.

Les œuvres des apprentis, dirigés par des prêtres qui appartiennent à la société des jeunes gens de la St-Vincent de Paul, qui ont des maisons dans tous les faubourgs.

Les œuvres des cercles d'ouvriers qui se rattachent à la précédente et qui offrent des maisons de réunion, le dimanche, avec chapelles, jeux, bibliothèques, concerts, exercices dramatiques. Le plus grand bien est accompli par ces œuvres nouvelles qui répondent si bien aux exigences d'une grande ville.

Le grand hôpital tenu par les dignes frères de St-Jean de Dieu. à la rue Oudinot, près de la maison-mère des frères des écoles chrétiennes.

Enfin les maisons des petites servantes des pauvres, qui se sont multipliées en peu d'années et qui sont établies dans presque toutes les paroisses de Paris. Telles sont les principales œuvres auxqelles il faut adjoindre les écoles des frères qui, malgré toutes les persécu-

tions, donnent encore l'instruction à la majorité des enfants de Paris ; il en est de même des sœurs de St-Vincent de Paul.

La confiance de la population pour ces écoles est si grande, qu'à chaque foisque les municipalités ont enlevé les écoles soutenues par le gouvernement aux communautés religieuses, celles-ci ont établi d'autres écoles qui ont attiré presque tous les enfants dans chaque quartier.

Ces œuvres de charité et d'éducation ont leurs annales qui sont utiles à connaître. M. Victor Fournel, du *Monde*, et M. Maxime Ducamp, de la *Revue des deux Mondes*, n'ont pas cru le sujet épuisé et en ont fait l'objet de livres très intéressants, qu'il faut lire pour avoir une idée exacte des merveilles de la charité à Paris.

CHAPITRE V.

DE PARIS À LOURDES—ORLÉANS ET JEANNE DARC.—TOURS ET LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION.—L'ORATOIRE DE LA SAINTE FACE.—POITIERS ET CHARLES MARTEL.—BORDEAUX—MONT-DE-MARSAN ET SAINT-VINCENT DE PAUL.—PAU ET HENRI IV.—ARRIVÉE.

Lorsqu'arrivé à Paris on veut se rendre à Lourdes par le plus rapide moyen, il faut prendre, à la gare d'Orléans, le train express qui part à 8 heures précises du soir pour Bordeaux. Avec une vitesse moyenne de 1 kilomètre (¼ de lieue) par minute etde 15 lieux (60 kilomètre) par heure, on arrive à Bordeaux en 10 heures, c'est-à-dire vers cinq heures du matin, après cinq stations, d'environ trois minutes chacune. Mais, si l'on a le temps, il est important de s'arrêter à Tours pour visiter le couvent d'où la mère Marie de l'Incarnation est partie pour le Canada et enfin pour aller honorer l'oratoire de la sainte Face dans l'ancienne maison de de M. Dupont, qui est maintenant connu et révéré dans le monde entier.

Dans le trajet, la piété est ranimée par la rencontre de plusieurs endroits qui vous rappellent les marques éclatantes de la bonté de Dieu et sa tendresse pour la France, sœur aînée des nations chrétiennes. Ainsi, vers dix heures, nous arrivons à Orléans. " Orléans ! Orléans ! " disent les conducteurs, et nous pensons à cette jeune fille de 18 ans—Jeanne Darc—qui aimait sa patrie, qui priait pour elle, et qui obtint sa déli-

vrance, en gagnant par son bras victorieux deux couronnes : l'une de souverain pour le descendant des rois de France, et l'autre, bien plus glorieuse, de martyre pour elle-même. Une heure après, nous sommes à Blois. C'est là que réside cette pieuse religieuse toujours en prières pour le paix de l'Église et le salut de son pays, et qui a mérité de recevoir l'assurance que les jours de la délivrance sont certains, même qu'ils sont proches.

" Priez, priez grande servante du Seigneur, car nous sommes au milieu des plus pénibles anxiétés. "

Après une autre heure, nous sommes devant la ville de Tours. Tours est le siège antique de St. Martin, apôtre des Gaules, et de l'évêque Grégoire, l'historien des Francs. N'oublions pas que c'est d'un couvent de cette ville, qu'est partie, en 1639, Marie de l'Incarnation. Elle se rendait à Québec, où elle travailla pendant de longues années. Elle a mérité la vénération de la postérité, l'admiration des plus grands docteurs qui l'appelaient une nouvelle Thérèse, et on peut espérer qu'elle obtiendra bientôt la plus haute des distinctions.

On peut visiter l'ancien couvent des Ursulines, où la mère Marie a passé cinq années de sa vie avant son départ. C'est là qu'elle a reçu l'avertissement céleste de sa vocation, c'est là qu'elle a gagné à ses desseins une âme d'élite, Mme de la Peltrie, qui l'a accompagnée dans la Nouvelle-France et qui lui a tenu fidèle compagnie jusqu'à sa mort.

Enfin c'est à Tours que se trouve l'oratoire de la sainte Face, sanctifié par M. Dupont ; il y a passé quarante années de sa vie dans la pratique des plus saintes vertus. De cette demeure la dévotion de la sainte Face s'est répandue dans le monde entier. C'est là que ce grand serviteur de Dieu a obtenu par ses prières tant de grâces et tant de guérisons.

Depuis sa mort, arrivée en 1876, les pèlerins affluent toujours et l'on a transformé sa maison en chapelle où l'on vient prier devant la sainte image consacrée par un nombre prodigieux de merveilles,

Le salon et la salle à manger communiquent par une arcade et sont transformés en sanctuaire. La sainte Face est au même lieu où M. Dupont l'avait placée lui-même. Elle est ornée de pierreries. Les murs décorés aux couleurs de la Passion, en rouge et noir, sont couverts d'inscriptions et de pieux emblèmes.

Au-dessus de l'autel, la statue de Notre-Seigneur avec le roseau dans les mains. La lampe est placée devant ; au-dessous du cadre, on a écrit :

Ostende faciem tuam et salvi erimus.

Les autres inscriptions relatent les circonstances de l'établissement de cette dévotion ,

Ici, pour la première fois, le mercredi saint de l'an 1851
a été exposée et honorée d'une lampe devant brûler
continuellement, une image authentique de la sainte
Face, etc,

Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo.

Ici, pendant vingt-cinq ans, la sainte Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été vénérée et glorifiée par un fervent serviteur de Dieu, mort en odeur de sainteté le 18 mars 1876.

Sur un autre panneau, les inscriptions rappellent les infirmes et les malades guéris et soulagés et les conversions opérées par la vertu des onctions de l'huile de la sainte Face, et des prières du serviteur de Dieu, etc.

A un autre endroit on voit cette inscription :

Ici a été remis le drapeau du Sacré-Cœur

à un vaillant capitaine qui s'est couvert de gloire

à Patay.

C'est là que le général Charette vint prendre le drapeau du Sacré-Cœur qui avait été brodé par les sœurs de la Visitation de Paray-le-Monial ; de là le général se dirigea vers Orléans.

Il ne faut pas quitter Tours sans voir la cathédrale qui est admirable, et l'une des plus belles en France.

Une marche de deux heures nous conduit dans de vastes plaines où, en 735, Charles-Martel, à la tête de 50,000 cavaliers francs, fit reculer les 300,000 Arabes qui avaient envahi la France, et qui furent exterminés sous les murs de Poitiers.

Enfin, nous arrivons à Bordeaux : la partie la plus pénible du chemin est terminée. Quelque temps nous est alors accordé pour nous reposer et nous recueillir ; plusieurs pèlerins vont entendre la sainte messe, et visitent la ville.

Après une nuit de repos, nous repartons vers huit heures et nous traversons le grand pays des Landes. Au bout de deux heures se présente Mont-de-Marsan, le chef-lieu. Ici encore un souvenir précieux : Au milieu de ces champs qui étaient stériles et dévastés par l'envahissement de la mer, est né celui qui devait doter sa patrie de trésors inépuisables, les trésors de la

charité : saint Vincent de Paul, le petit berger des Landes, plus tard le consolateur de tant de misères, l'inspirateur de tant de dévouements. En laissant son exemple et son esprit à ses disciples, prêtres, religieux laïques bienfaisants, il leur a donné les moyens de résoudre, de notre temps, les plus difficiles problèmes de la politique et du paupérisme.

Ce n'est que vers midi que nous atteignons Pau, ville capitale de ce pays du Béarn, où sont nées deux grandes illustrations : Henri IV, l'aïeul du noble comte de Chambord, et la petite Bernadette.

Si l'on peut s'arrêter ici quelques instants, il est bon de monter sur la terrasse de la ville ; on pourra contempler d'avance l'admirable pays où se sont accomcomplies les merveilles que l'on vient honorer.

Faites quelques pas, vous verrez tout à coup se déployer devant vous la grande chaîne des Pyrénées, sur un rayon de 30 à 40 lieues. Le premier coup d'œil remplit de ravissement. C'est un panorama immense, qui occupe toute la ligne de l'horizon, et qui se présente plein de splendeur et de majesté. A mesure qu'on le contemple on distingue de nouveaux sujets d'admiration.

A la base de la terrasse coule un torrent qui précipite vers la mer ses eaux bleues, frangées d'argent ; puis des collines entassées sur des collines, qui sont les contre-forts des montagnes. Au-dessus, les géants pyrénéens, couverts de neige, font éclater leur blancheur entre la fraîche verdure de ces collines et l'azur éblouissant du ciel, qu'ils percent de leurs sommets aigus. Du haut de ces sommets descendent d'immenses traînées de blocs de glace, amoncelés les uns sur les autres, qui présentent l'aspect d'escaliers dont les marches énormes réfléchissent, comme des miroirs, les rayons du soleil.

L'éclat en est si grand, que l'atmosphère s'illumine jusqu'à vos pieds.

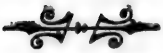
Ces clartés vous rapprochent du ciel, et il semble que ces blocs étincelants sont les dégrés que Marie a foulés de son pied, quand elle est venue communiquer avec Bernadette. C'est un commencement de vision céleste.

Enfin on a la douce satisfaction de savoir que l'on n'a plus que cinquante minutes pour arriver à Lourdes. Le cœur commence à battre ; on sent qu'on est près d'un centre de merveilles.

Le chemin de fer vous fait passer rapidement devant les sites les plus variés. Que de splendeurs à mesure que l'on s'enfonce dans les gorges des montagnes. Ici l'on domine des torrents, là on passe au pied de rochers gigantesques ; plus loin, on entre dans des conduits souterrains, d'où l'on sort plus sensible à l'éclat du jour, à la beauté du ciel, aux riches couleurs de la nature verdoyante. Tout à coup les montagnes se divisent, et, au milieu de trois grands sommets, l'on aperçoit la ville et la vallée de Lourdes. Vous êtes arrivés.

Au milieu de la ville, sur le haut des rochers escarpés, s'élève majestueusement le vieux château avec ses constructions hardies. Les guides anglais nous disent qu'un lord Elgin y a été retenu prisonnier pendant la guerre d'Espagne en 1808. A droite apparaît la nouvelle église et son clocher d'une pierre blanche comme le marbre. Enfin, au niveau du torrent, nous voyons la grotte miraculeuse, resplendissante de lumières, environnée de fidèles prosternés et priant aux pieds de Marie, dont la blanche statue se détache sur les ombres de la grotte.

Ah ! comme cette vue est saisissante. Cet endroit est bien le vestibule du ciel et le lieu des communications divines. Là, Marie s'est manifestée à Bernadette ; là, tous les jours, elle révèle sa présence par de nouveaux prodiges. D'ailleurs, vous ne le sauriez pas encore, que la riche illumination et le recueillement des fidèles diraient assez que vous êtes sur le théâtre des œuvres miraculeuses du Dieu souverain.



CHAPITRE VI.

LA GROTTE.—L'ÉGLISE.—LES BANNIÈRES.—LES ÉTENDARDS DE MONTRÉAL.—L'HISTOIRE DE L'APPARITION DANS LES VITRAUX ET LES INSCRIPTIONS.

Nous descendons des wagons et nous dirigeons nos pas vers le sanctuaire ; beaucoup de voyageurs s'empressent avec nous, tandis que des groupes nombreux de pèlerins chargés de chapelets et de cierges bénits, l'air rayonnant et ravi, nous croisent et nous indiquent que nous sommes sur le chemin de le grotte.

Enfin, la voici ! Voici le petit ruisseau qui la précède et que traversa Bernadette quand elle y vint la première fois. En avant, on voit les arbres qui frémirent et s'agitèrent tout à coup quand la vision apparut. Au haut du rocher, le rosier, avec ses feuilles et ses fleurs, et cette mystérieuse ouverture où la sainte Vierge se montra illuminée d'une douce clarté.

Nous pourrions dire que tout est comme à l'époque des visions de Bernadette. Dans le rocher, Marie est représentée par une admirable statue en marbre de Carrare.

Cette statue, sculptée par M. Fabish, directeur du Musée de Lyon, a été donnée par les dames De la Cour, de cette ville.

Nous voyons Marie. Ce n'est qu'une image, il est vrai, mais elle est comme vivante au milieu d'une illumination resplendissante, et tout est rempli des témoignages de sa venue. En face, nous voyons la grotte qui, depuis le temps de l'apparition, brille toujours comme une fournaise ardente.

En bas, la source que Marie a fait sortir du rocher ; elle est assez abondante pour répondre aux besoins des malades et pour se répandre sur toute la terre. Depuis vingt ans, elle donne 140,000 litres par jour.

L'ensemble est dominé par cette magnifique église qui est sortie, elle aussi, de la pierre, du sein de la montagne, pour proclamer la venue de Marie.

Mais il y a un autre témoignage plus sensible et plus touchant ; c'est l'affluence des pèlerins accourant de toutes parts, disant, par leur piété et leur recueillement, la confiance que le monde entier a placée en Marie.

Oh ! comme il est doux d'être ici, de se joindre à cette multitude de fidèles, de se sentir tout pénétré de sa ferveur. La plupart de ces pèlerins sont venus de bien loin et à travers mille difficultés ; ils sont venus pour réaliser le vif désir de leur cœur, pour obtenir des grâces précieuses.

Aussi, l'émotion est profonde ; des visages sont baignés de larmes, on entend des soupirs. Un grand nombre tendent les bras vers Marie avec une expression et un élan qui les font apparaître comme les images de la supplication et de la prière.

Il en est qui passent ici des jours et des nuits : l'affluence ne diminue jamais, les pèlerins se renouvellent sans cesse. Et enfin, si l'on demande comment Marie sera honorée quand les frimas seront venus, que les vallées seront comblées de neige et les chemins difficiles, on trouve aussitôt la réponse à cette question.

* * *

En effet, lorsqu'en quittant la grotte on se tourne vers la vallée, on voit le versant de la montagne, en face, couvert déjà de magnifiques édifices religieux.

Devant soi, un couvent à plusieurs étages, de 200 pieds de longueur, avec une terrasse spacieuse et un calvaire encadré dans le péristyle. Les Carmélites sont venus s'établir là pour tenir compagnie à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge. Un peu plus haut, un autre couvent avec une belle chapelle : ce sont les Bénédictines du Saint-Sacrement qui représentent, ici, le grand institut de l'Adoration perpétuelle.

De l'autre côté, vers la droite, la famille de St-François a envoyé les saintes et héroïques Sœurs de Ste-Claire. Près d'elles une construction bientôt achevée, est réservée aux petites servantes des pauvres : elles ont établi près de la grotte, leurs œuvres, leurs prêtres, leurs vieillards ; elles donneront un abri secourable aux malades les plus délaissés.

Après avoir déposé aux pieds de Marie l'expression de nos vœux et le but de notre pèlerinage, nous avons été à la sacristie nous informer de l'heure des messes pour le lendemain, et ensuite nous avons visité l'église.

On entre dans un grand vestibule qui est à la base du clocher, et de là on passe dans la nef. L'église est grande, élancée, bien éclairée ; pour la disposition intérieure, elle ressemble à l'église Saint-Jacques de Montréal.

Comme on se sent porté à la confiance et à la prière en voyant ce sanctuaire témoignage si imposant de la reconnaissance des serviteurs de Marie ! Il a été élevé, enrichi par la gratitude et l'espérance. Les princes y ont envoyé des trésors, les pauvres ont donné leur obole. Il est tout rempli d'*ex-voto* et d'offrandes. C'est un monument unique en notre siècle ; il a tout attiré à lui, mais pour répandre partout l'abondance et la vie. C'est de là qu'est parti ce mouvement extraordinaire des pèlerinages et l'accroissement du culte de

la très sainte Vierge. Aussi, depuis qu'on a commencé à venir à Lourdes, tous les sanctuaires de Marie ont été plus visités que jamais.

Après avoir loué Marie des hommages qu'elle a reçus en ce lieu béni, nous avons examiné les détails. Tout parle à l'âme. L'Eglise est grande, majestueuse et du plus beau style religieux.

L'édifice est long de 200 pieds, la nef large de 40 pieds, et la voûte a 70 pieds d'élévation. La nef est composée de cinq travées suivies d'une abside très élégante. Les arcades sont surmontées d'une galerie qui fait le tour de l'église comme à Saint-Jacques. Au-dessus, règnent de belles fenêtres taillées en plein ciel qui éclairent parfaitement la voûte, et de là la plus douce et la plus vive lumière se répand par toute l'église.

Ce qui frappe le plus, c'est la magnificence du sanctuaire éclatant dans le lointain ; il est sur une plate forme élevée, et est environné d'une belle grille en fer forgé, d'un très bel effet ; on y a déployé toutes les ressources de la serrurerie et de l'orfèvrerie. L'autel de marbre blanc, sculpté et doré, est très riche ; il est surmonté d'une statue de la Vierge qui est un chef-d'œuvre.

Les regards sont encore attirés par l'immense quantité de bannières qui ont été apportées dans les pèlerinages. Tout disparaît sous la multitude de ces *ex-voto* qui couvrent les parois et resplendissent de couleurs variées.

Au-dessus de la porte d'entrée, il y a quatorze bannières de grandes dimensions ; les autres pavoisent la voûte ainsi que les arcades. La bannière de Montréal qui est de la plus grande dimension, se trouve dans la seconde arcade, à droite. Elle représente la façade de Notre-Dame, en or, sur velours bleu. Nous

n'avons pas oublié qu'elle est le produit d'une souscription faite dans la ville de Marie. Elle est due au zèle de M. l'abbé Martineau et à l'habilete des Sœurs Grises.

On se rappelle que deux prêtres du séminaire de Montréal la portèrent au sanctuaire de Lourdes, lors de la grande démonstration nationale, au mois d'octobre 1873.

Le drapeau de Saint-Patrice, offert par le pèlerinage que conduisait le Rév. M. Dowd, curé de Saint-Patrice de Montréal, est arboré à l'entrée du chœur.

Il est doux à tout Canadien de retrouver ainsi, au-delà des mers, et dans la demeure de Marie, un souvenir de la patrie lointaine et en même temps un témoignage de la piété de sa nation.

C'est pour répondre à ce sentiment que nous désignons l'endroit où se trouvent ces deux étendards.

Après ce premier coup d'œil, nous avons commencé la revue de vitraux. Ils représentent toute l'histoire du sanctuaire de Lourdes. Les PP. Missionnaires, dans cette partie de la décoration, ont fait preuve d'autant de goût que de magnificence ; et la générosité des pèlerins a répondu aux faveurs signalées de la très sainte Vierge.

Les vitraux du haut représentent l'histoire de l'Immaculée Conception pendant six mille ans, et les vitraux des bas côtés reproduisent ce qui se rapporte aux miracles de Lourdes.

Vitraux de la nef.

En haut, l'on voit d'abord les différentes figures de l'Immaculée Conception présentées dans l'ancien testament, les patriarches et les prophètes qui ont prédit ce mystère, puis les Pères de l'Eglise et les fondateurs

des ordres religieux qui ont préconisé le dogme, enfin plusieurs faits historiques qui ont trait au culte de l'Immaculée Conception depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours.

Vitraux du bas côté.

En bas, sont représentés les faits qui se rapportent aux manifestations de l'Immaculée Conception à la grotte :

1° La sainte Vierge apparaît à Bernadette ; 2° celle-ci apporte l'eau bénite pour éprouver la vision ; 3° la sainte Vierge dit à Bernadette de venir pendant quinze jours, lui enseignant à prier pour les pécheurs, et demandant qu'on lui élève une chapelle où les fidèles puissent venir en pèlerinage.

Ces vitraux sont bien exécutés, et les figures sont admirables de dessin et de coloris. La sainte Vierge est idéale, toute céleste, supérieure aux représentations qu'en donne la sculpture dans les autres parties de l'église. Bernadette est ravissante de candeur et de pureté. Elle porte un capulet blanc, bordé de velours noir et doublé de rouge qui brille et ressort en chaque sujet.

Dans les vitraux suivants, on voit la belle apparition où la très sainte Vierge, avec un sourire céleste, annonce qui elle est : *Je suis l'Immaculée Conception.*

Le peintre s'est surpassé en ce tableau important

Puis les faits qui suivent l'apparition continuent à se déployer : la prohibition de l'entrée de la grotte ; la séance de la commission d'enquête instituée par Mgr Laurence ; la proclamation du décret épiscopal ; la bénédiction de la statue ; la consécration de la crypte ; Bernadette prenant l'habit des Sœurs de la Charité ; la bénédiction de la nouvelle église ; les pélerinages célèbres, à commencer par le grand pélerinage na-

tional ; l'érection de la chapelle en basilique, par Sa Sainteté Pie IX, sur la demande de Mgr. Langenieux le couronnement de la statue par le nonce, Mgr Meglia, au nom du Pape, etc., etc.....

Vous admirez dans ces vitraux la pureté du dessin, l'éclat et l'harmonie des couleurs, la perfection des figures.

Tous les personnages principaux sont des portraits exécutés avec un rare talent : Bernadette, les docteurs, le curé de Lourdes, les évêques de Tarbes NN. SS. Laurence, Pichenot, Langenieux, Jordan, puis les évêques qui sont venus aux cérémonies principales : Mgr Bouret, S. E. le cardinal Guibert, NN. SS. Pie, Mermillod et Meglia, nonce du Pape.

Panneaux de marbre.

Complétons cette visite à la basilique en disant que dans la première chapelle, à gauche, sur trois panneaux de marbre blanc scellés dans la muraille, sont racontées les dix huit apparitions de la sainte Vierge : 1re apparition, 11 février 1858 ; 2me apparition, 14 février, dimanche de la Quinquagésime. Le jeudi suivant, 18 février, la sainte Vierge demande à Bernadette de venir pendant quinze jours, et, sur la promesse de Bernadette, la sainte Vierge répondit : " Et moi, je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais, dans l'autre, je vous le promets." Les 19, 20, 21 février et les jours suivants, la sainte Vierge enseigne à Bernadette à prier, à faire pénitence pour les pécheurs puis lui adresse ces paroles : " Dites aux prêtres que je veux que l'on m'érige une chapelle en ces

lieux." et enfin ; " allez boire et vous laver à cette fontaine et manger l'herbe qui est à côté." Le 25 mars, jour de l'Annonciation, sur la demande de Bernadette la très sainte Vierge déclare qui elle est par ces paroles ; *Je suis l'Immaculée Conception.*

C'est ce mot qui dit tout et qui explique toutes ces apparitions.

Quatre ans auparavant, le Souverain Pontife avait exalté les grandeurs de la sainte Vierge par la proclamation de son " Immaculée Conception."

Cette déclaration était parvenue jusqu'aux extrémités de la terre, et elle avait été acclamée. Les églises avaient envoyé les témoignages de leur adhésion à la paroles du Souverain Pontife, et en particulier elles avaient adressé la bulle de l'Immaculée Conception illustrée et transcrite en chaque langue. Marie a voulu consacrer la parole de Pie IX, la confirmer et la bénir, et quatre ans après la définition de l'Immaculée Conception, Marie a daigné se manifester au monde, et pour témoigner sa reconnaissance, elle prit le nom glorieux que l'Eglise venait de lui accorder. Elle dit : *Je suis l'Immaculée Conception.*

En prononçant ce titre qui fait sa gloire, elle l'a sanctionné, et enfin, pour en laisser un témoignage durable, permanent, elle a demandé l'érection d'une chapelle, monument commémoratif de sa déclaration et de son intervention merveilleuse.

Après avoir lu ces faits intéressants, il faut aller de l'autre côté de l'église, dans la chapelle de Saint-Bertrand de Comminges. On verra, contre le mur, sur une table de marbre blanc, le dispositif du mandement de Mgr de Tarbes gravé en lettres d'or, dont nous avons parlé dans l'introduction.

Il est intéressant de retourner le soir à la grotte ; c'est le moment où tous les pèlerins vont réciter le chapelet, ou assister aux instructions des missionnaires.

Ceux-ci racontent les dernières guérisons, annoncent les pélerinages des jours suivants, exhortent les pieux fidèles à la pénitence et à la confiance en la très sainte Vierge. Après quoi, tous s'en retournent à la ville en chantant les louanges de Marie.

CHAPITRE VII.

MERCREDI.—SAINTE MESSE A LA CRYPTE.—2e VISITE À L'ÉGLISE.—DÉCORATIONS.—LES BANNIÈRES.—LES CŒURS.—LES EX-VOTO.—LES INSCRIPTIONS.—LES OFFRANDES.

Vers le matin nous nous sommes rendus à la grotte. Elle était déjà environnée d'une foule nombreuse. Les galeries qui conduisent à la crypte sont ornées d'inscriptions qui expriment l'amour et la confiance. La chapelle était remplie de monde, plusieurs messes s'y disaient à la fois : les pèlerins semblaient plongés dans le recueillement, et absorbés dans la prière.

Toutes les formes de vêtements se mêlaient au costume sombre des Béarnais et aux capulets éclatants des Béarnaises ; toutes les nationalités sont là : Anglais, Belges, Italiens, Français, etc. Près de nous, des hommes qui semblaient appartenir aux classes les plus distinguées de la société, entre autres, un jeune comte belge, souffrant d'une plaie douloureuse au bras ; il était accompagné de sa femme et de sa sœur.

Tous, gens du pays et étrangers, montagnards et gentilshommes s'unissaient dans un même sentiment de piété.

A mesure que le saint sacrifice avançait, l'émotion semblait grandir. On sentait que ces âmes communiquaient avec le prêtre. On ne voit pareil spectacle qu'aux lieux de pèlerinage, comme à Notre-Dame de Fourvières, ou à Notre-Dame des Victoires. C'est là qu'on peut contempler le sentiment chrétien dans toute sa force, et trouver la réponse aux sectaires qui

prétendent que la dévotion à Marie affaiblit l'hommage dû à Dieu et à son divin fils. C'est le contraire qu'il faut dire ; l'âme a plus d'élan vers Dieu quand elle est aidée de la pensée de Marie. " Dieu, dit saint Bernard, a voulu nous avoir tout entiers par Marie."

Enfin les assistants s'avancent vers la table sainte. A leur attitude on voit qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en eux. Ils ont tout oublié pour ne penser qu'à Dieu et à sa volonté sainte. Ils sont dans un de ces moments où saint Paul disait : " Je ne connais que Jésus et Jésus crucifié ;" et saint Ignace : " Donnez-moi votre amour, ô mon Dieu, et c'est assez ;" et sainte Thérèse : "Ou souffrir ou mourir."

Mais cela ne peut se décrire.

En ce moment, nous avons prié ponr l'église, si éprouvée de nos jours, pour le Souverain Pontife, abandonné, trahi, dont tout l'espoir est en Dieu. Nous avons prié aussi pour notre chère patrie, pour toutes les nationalités catholiques qui voient maintenant ce qu'il en coûte de se séparer de Dieu.

Remontés dans l'église supérieure, nous avons examiné les chapelles latérales, dont les autels sont bien sculptés et les statues de vrais chefs-d'œuvre.

Par une heureuse disposition qui convient parfaitement pour les nombreux concours, les bas côtés sont élevés de près d'un mètre au dessus du pavé de la nef Les prêtres qui disent la messe dans les chapelles latérales sont au niveau du grand autel, par conséquent visibles pour tous les fidèles. C'est d'un grand effet pour le recueillement. De plus, cet exhaussement permet de voir d'un seul coup d'œil les autels, les tabernacles, les décorations des chapelles, et les bannières, qui flottent partout.

Les bannières, qui nous avaient déjà frappés la veille par leur nombre, et l'éclat de leurs ornements

nous apparurent comme la manifestation la plus éclatante de cette vérité : *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ.* Il y a là les offrandes de toutes les cathédrales de France, des congrégations religieuses, de tous les pèlerinages de Marie, qui sont au nombre de plus de cent. Toutes les Notre-Dame ont voulu venir rendre hommage à la plus jeune de toutes, qui est maintenant la plus célèbre et qui s'est déjà montrée si féconde en œuvres.

Ces bannières sont d'un grand secours pour la connaissance des vieilles traditions de la dévotion à Marie. Il y a des *Ave Maria* très riches et de tout style, des inscriptions touchantes, des armoiries de toutes sortes, des reproductions de plusieurs sanctuaires célèbres ; il y a une réunion complète des images les plus vénérables de la sainte Vierge: Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Dessous-Terre, Notre-Dame de la Treille, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame des Clefs, Notre-Dame d'Afrique, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Bonsecours, Notre-Dame de Rocamadour, etc., etc.

Chaque sanctuaire a son caractère particulier, chaque province son style à part. On peut s'en faire une idée en examinant les bannières offertes en leur nom : il y a les vierges des catacombes, les vierges bysantines, les vierges de St-Luc, les *divino soccorso* ; il y a les Immaculée Conception, les vierges douloureuses, les vierges avec l'Enfant Jésus, puis un grand nombre de ces antiques représentations que l'on appelle les Vierges Noires. Quelques-unes sont vêtues en impératrice ; d'autres ont les ornements pontificaux. Notre-Dame des Clefs, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame

du Puy, Notre-Dame de la Daurade, Notre-Dame de la Treille, etc., sont représentées en tuniques, en chappes d'or, et ornées de couronnes. Elles portent le sceptre d'une main, et de l'autre l'Enfant Jésus. Elles sont magnifiques et font le plus gaand effet dans les processions.

On peut parler aussi de quelques bannières étrangéres. Près de celles de Notre-Dame et de St-Patrice de Montréal, l'on voit la bannière des Etats-Unis, que l'on dit avoir coûté 6,000 dollars. Enfin celle de Clonfort, en Irlande, qui représente, au milieu d'un beau paysage, la croix celtique de Monastez-Boice, d'une dimension colossale avec de magnifiques sculptures-

Quelques riches qui soient les bannières, elles sont surpassées par les trésors d'arts et de richesses qui couvrent les murs et les autels. Des joyaux, des étoiles, des décorations, des épées garnies de diamants, des mitres précieuses des évêques ; des reliquaires, qui sont des chefs-d'œuvre de travail et de matières magnifiques ; sur l'autel principal il y a un reliquaire qui expose cinq joyaux estimés à £3,000, c'est le présent d'une famille princière de France.

Le pape Pie IX ayant reçu d'Espagne des palmes très belles, composée de perles et de diamants, les a envoyées au sanctuaire de Lourdes.

Il y a des offrandes plus simples, mais qui ne sont pas moins touchantes : Une fiancée a envoyé sa couronne ; un marin a envoyé le modèle de son vaisseau sauvé par Marie, etc.

Les Irlandais ont offert une lampe qui vaut £300; on y voit en émaux cloisonnés les symboles de l'Irlande : la harpe, la croix celtique, l'image de saint Patrice, etc.

Parmi ces *ex-voto*, nous avons remarqué près du chœur à droite, magnifiquement gravé sur une table de vermeil, le texte des lettres pontificales qui érigent cette église en basilique. Dans les bas côtés, un bas-relief rappelle la rencontre de deux convois de pèlerins en chemin de fer qui eut lieu près de Lourdes, sans que personne ait été blessé. Tout près de là est un bel *ex-voto* en argent massif : c'est la statuette à genoux, du vénérable monsieur Hamon, curé de St-Sulpice, consacrant sa paroisse à Notre-Dame de Lourdes, sous la forme d'une petite église qui est la reproduction exacte de Saint Sulpice.

Il y a une autre décoration dont nous n'avons pas encore parlé, c'est celle des cœurs d'or et d'argent présentés à Marie. On en a composé une inscription qui fait le tour de l'église et qui dit les louanges de la sainte Vierge. Nous en avons compté environ 3,000, mais il peut y en avoir beaucoup plus. La plupart de ces cœurs sont des *ex-voto* et expriment un souvenir particulier qui se trouve gravé sur des plaques de marbre.

De plus les dix-huit chapelles sont revêtues de tablettes de marbre couvertes d'inscriptions depuis le pavé jusqu'aux fenêtres, c'est-à-dire sur une hauteur de dix pieds.

Les inscriptions sont intéressantes, en voici quelques-unes.

" Reconnaissance à Marie. " " Souvenez-vous, sainte Mère des familles ** et ***. " " Amour et reconnaissance d'une Irlandaise." " Une mère reconnaissante à Marie, pour une conversion. " " Je dois à Marie la

conversion de mon père." " A Marie immaculée, pour la grâce d'une bonne mort accordée à mon père. "

Les lustres sont nombreux, la plupart portent 50 bougies qui s'allument en un instant par le fulmicoton qui communique à chaque bougie. L'illumination de toute l'église éclate d'un bout à l'autre dans un seul moment.

Enfin il faut remarquer qu'il y a deux orgues considérables, l'un dans le chœur, l'autre sur la porte d'entrée.

CHAPITRE VIII.

VISITE AUX MISSIONNAIRES.—RÉCIT DU GRAND PÈLERINAGE NATIONAL AU MOIS D'AOUT.—80 GUÉRISONS EN 70 HEURES.—MONTAGNE DU ST-ROSAIRE.—PANORAMA DE LOURDES.—LE SOIR À LA GROTTE.

Vers dix heures nous avons été visiter les missionnaires. Je voulais leur demander des renseignements sur le pèlerinage et principalement sur les merveilles du grand pèlerinage national, dont les journaux avaient beaucoup parlé le mois précédent. Voici tout ce qu'ils me dirent :

Cette année, Notre-Dame de Lourdes a été aussi visitée que jamais. Les pèlerinages ont toute l'ardeur des plus belles années et le concours dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour. Depuis le mois d'août jusqu'en octobre, il est venu 40,000 pèlerins, parmi lesquels vingt évêques.

C'est vers le milieu du mois d'août qu'eurent lieu ces nombreuses guérisons qui ont étonné la France et le monde. Les PP. Augustins avaient travaillé pendant plusieurs mois à l'organisation d'un pèlerinage où l'on amènerait autant de malades que la charité chrétienne pourrait en assister.

Tout cela ne se fit pas sans peine. Le promoteur était l'admirable P. Picard, supérieur des Augustins, si connu par son zèle, son esprit d'entreprise et son ardente charité. Au départ, sur cinq cents malades, deux cents durent être portés dans les wagons. A

Lourdes, ce fut pendant trois jours un spectacle peut-être unique dans la suite des siècles. On déposa les cinq cents malades sur des lits autour de la grotte, dont l'esplanade était comme un vaste hôpital à ciel ouvert : le saint sacrifice fut offert en plein air ; les soins donnés aux malades alternaient avec les chapelets récités par 1,200 voix ; un religieux exhortait les assistants à offrir leurs souffrances au Seigneur, et le soir, au milieu de l'émotion générale, le P. Picard racontait toutes les circonstances des guérisons obtenues dans la journée, et ranimait le feu divin de la prière. En moins de trois jours, 86 malades furent guéris.

On termina les cérémonies par l'offrande d'une magnifique statue de saint Pierre, apportée par les pèlerins.

Ces malades, guéris instantanément, avaient été depuis longtemps condamnés par les médecins, et prévenus pour la plupart, que le pèlerinage de Lourdes serait leur coup de mort. Au départ de Lourdes, le troisième jour, sur ces 500 malades, outre les 80 guéris, il n'y en avait pas un seul qui n'eut été soulagé, et sur 200 qu'il avait fallu porter dans les wagons, tous, à l'exception de 15, purent prendre leurs places d'eux-mêmes.

Après cette visite, nous avons parcouru les stations du rosaire, disposées sur la montagne qui domine l'église, et qui s'élève à la hauteur du clocher ; on y a érigé, avec des pierres énormes, un autel destiné aux grands concours de pèlerins. De ce point l'on pourra adresser la parole à 30,000 personnes.

Près de l'autel s'élève une croix monumentale. Le Christ a douze pieds de hauteur et produit un grand effet. C'est un don des Bretons lors de leur pèlerinage. Les chemins sont rudes, surtout en plein soleil,

et ce n'est pas sans difficulté qu'à travers les rochers à pic et les pierres roulantes, on arrive au pied de la croix qui domine toutes les stations.

***

En descendant, nous avons cherché la voie qui conduit au site reproduit dans le grand ouvrage de M. Lasserre. Il faut passer au nord de la ville et suivre la route de Pontacq. On traverse le chemin de fer, on passe près des couvents des Carmélites et des Bénédictines, et quelques pas plus loin on trouve le site choisi par l'artiste et qui est vraiment extraordinaire. De là on voit tout le pays d'un seul coup d'œil. Cette vue est admirable. Elle embrasse tout ce qu'il y a de plus beau dans les environs de Lourdes, et tout ce qui se rapporte au pèlerinage.

On voit, près de soi, les constructions imposantes de deux couvents, toute la ligne du chemin de fer depuis son entrée dans la vallée jusqu'à la station ; le cours du Gave qui précipite ses eaux dans des prairies fraîches et riantes ; en face le châlet des évêques de Tarbes, la grotte toute illuminée et environnée de la multitude de pèlerins, la belle église avec son clocher, la petite ville de Lourdes, disposée en amphithéâtre au pied du pittoresque château qui est à trois cents pieds au-dessus du Gave. Sur la droite on voit l'entrée de ces vallées célèbres qui conduisent aux plus beaux sites des Pyrénées : Gavarni, Cauterets et Bagnères.

Au delà du château, l'on voit se dérouler d'immenses prairies silonnées de cours d'eau ; des coteaux semés de villages, de bois, de pelouses, des rochers où planent les aigles, et enfin les pics neigeux dont les sommets se perdent dans l'azur du ciel, et qui ferment la vallée dans un rayon de plusieurs lieux. On se rappelle involontairement cette parole d'un Anglais protestant qui, après avoir tout examiné en silence, s'écria : " Oh, que la sainte Vierge a montré de goût en

choisissant un tel site pour le lieu de sa venue sur la terre ! »

Le soir vers sept heures, nous avons été à la grotte. Un assez grand nombre de pélerins étaient agenouillés au pied de la statue : on récitait le chapelet. Le jeune comte belge était dans la grotte, à genoux, le bras en écharpe ; il paraissait beaucoup souffrir. Au bout de quelques instants sa jeune sœur se leva, s'approcha de la grille pour demander aux personnes présentes de réciter le chapelet avec elle pour le pauvre malade. On pria avec ferveur.

Tout à coup, la vallée retentit de chants et de cris de joie : c'était un nombreux pèlerinage qui arrivait, plus de 500 pèlerins du diocèse de Pamiers, de Notre-Dame de Sabart, de Tarascon et des environs.

Les alentours se remplissent de monde, les pèlerins se munissent de cierges et la procession commence. On monte par un chemin tournant qui arrive jusqu'au sommet de la première colline. Les cantiques résonnent au milieu de ces rochers, sous les bois touffus. La longue file se prolonge sur les flancs de la montagne ; c'est comme une guirlande de lumière qui se déroule ; les strophes de l'*Ave Marie Stella*, alternent avec le chant des cantiques composés en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. La procession entre dans l'église, qui se remplit et s'illumine de mille feux. Le directeur des missionnaires adresse quelques paroles de bienvenue aux pèlerins en annonçant l'ordre des exercices pour le lendemain ; tout ce peuple chante les hymnes du Saint-Sacrement.

***

Le lendemain fut un beau jour et le plus intéressant de cet heureux voyage. Les pèlerins affluaient dans la ville. De grand matin, les différentes paroisses, avec leurs bannières et leurs cantiques, commencèrent à se diriger vers le sanctuaire. A l'éclat des voix on

comprend qu'il y a encore des contrées où règne l'énergie des croyances des siècles passés.

Nous avons bientôt franchi la distance qui nous séparait de l'église ; la grand'messe était chantée par toute l'assistance avec un entrain merveilleux et avec cet art qui a rendu célèbres les montagnards pyrénéens,

Nous eûmes le bonheur de dire la messe dans la chapelle de saint Bertrand de Comminges, apôtre de la contrée.

Comme nous quittions le sanctuaire, nous entendîmes des cris multipliés : "Un miracle! Un miracle !" En bas la foule se précipitait vers la grotte ; des groupes nombreux accouraient de la ville ainsi que des sentiers de la montagne. Nous descendons les dégrés. On nous dit qu'une personne venait d'être guérie miraculeusement et se trouvait dans la grotte. Les gardiens avaient aussitôt fermé la grille pour la préserver de l'affluence. Tout le monde répétait: "Un miracle! Un miracle!" Cependant un prêtre s'avance et me dit : "Venez avec moi, vous allez voir la miraculée. Il s'agit d'une jeune malade qui assistait, avec sa mère, à votre messe ; elle venait de communier et faisait son action de grâces. Il avait fallu quatre personnes pour la porter à la table sainte, et pourla descendre à la grotte, car elle était complètement percluse. On l'a portée à la piscine : elle est entrée dans l'eau quelques minutes et elle est sortie guérie d'une maladie réputée mortelle ; attendons ici, elle va aller faire sa déposition à la maison des missionnaires."

En effet, au même moment, les missionnaires faisaient ouvrir la grille de la grotte, et la jeune miraculée en sortait accompagnée de ses amies, de sa mère et de

la foule qui faisait retenir le *Magnificat* avec des voix enthousiastes.

Les spectateurs fondaient en larmes ; quelques personnes s'adressaient à la jeune fille pour la féliciter. Elle, calme, radieuse, tout attentive à sa prière, versant de douces larmes, accueillait ces témoignages d'intérêt avec cette humilité et cette candeur qui avaient touché le cœur de Dieu.

Arrivés à l'hôtel, nous y trouvâmes deux bons prêtres du pays de la miraculée, qui nous donnèrent tous les renseignements que nous pouvions désirer.

Cette jeune fille, nommée Catherine ***, appartenait à la paroisse de Tarascon, petite localité des environs de Pamiers, dans l'Ariège. Affectée depuis trois ans d'une perclusion générale, elle ne pouvait quitter le lit et son état empirait chaque jour ; sa vue était devenue très faible et elle ne pouvait parler. A la suite des bains, elle avait été paralysée, d'une jambe qui était devenue complètement insensible. Quelques jours auparavant, condamnée par les médecins, elle avait reçu les derniers Sacrements et n'attendait plus que la mort. En ce moment la paroisse se préparait à partir pour Lourdes, et plusieurs bons fidèles résolurent d'amener la malade avec eux.

Quelle belle récompense pour sa foi et pour leur charité !

Pendant que les prêtres nous donnaient ces renseignements sur la guérison de la jeune fille de Tarascon, plusieurs personnes entrèrent dans la salle pour déjeuner, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille qui avait été témoin du miracle.

Voici ce qu'elle raconta :

" J'étais depuis plusieurs jours à Lourdes, j'y étais venue avec le pélerinage de Marseille arrivé ici la semaine dernière ; j'ai assisté ce matin à la messe

chantée à la grande église. Après la messe, je suis descendue à la grotte et j'ai vu une jeune malade que l'on avait portée jusque-là, et qu'on se disposait à faire entrer dans la piscine. Elle était avec sa mère, et celle-ci était si accablée de douleur, qu'elle pouvait à peine soutenir son enfant. Je m'offris à les accompagner.

" Nous avons déposé la malade sur un siège, et je lui ai ôté ses chaussures afin qu'elle pût baigner ses jambes paralysées.

" Tout à coup elle s'est levée en s'écriant :

"— Ma mère, je ne sens plus aucune douleur, je suis guérie.

" La pauvre mère ne pouvait y croire.

"—Je vous l'assure, ma mère, je suis guérie. Il faut que j'aille remercier la sainte Vierge.

" Et alors elle s'est élancée vers la porte avec tant de hâte que nous n'avons pu la retenir, et elle courait si rapidement que je pus seule arriver à la grotte avec elle. Les gens de son village, assemblés à la porte, criaient : " miracle ! miracle ! "

" Comme nous entrions dans la grotte, le père missionnaire en fit fermer la grille pour écarter la foule, et la pauvre mère, arrivée trop tard pour entrer avec nous, resta tout éperdue au milieu de la foule, pleurant et ne pouvant encore croire à une si grande merveille.

" Alors nous avons remercié la sainte Vierge, jusqu'au moment où l'on est venu nous prier d'aller faire notre déposition à la maison des missionnaires."

Tel fut le récit de la jeune fille, récit qui complétait ce qui nous avait déjà été dit.

***

Nous avons voulu faire une visite qui nous tenait bien au cœur ; c'était d'aller voir la vieille église de Lourdes, où Bernadette a fait sa première communion, et ensuite la maison où s'est écoulée son enfance.

Nous avons vu la vieille église : forme espagnole, nef très sombre, transept assez vaste, avec une sorte de coupole au centre du chœur ; l'autel est orné d'un vieux baldaquin très bien sculpté qui conserve encore quelques traces de dorures. C'est dans ce sanctuaire que l'enfant venait régulièrement prier le Seigneur ; c'est là qu'elle a puisé les enseignements de la religion. Nous souhaitons que l'on conserve ce sanctuaire vénérable à cause du souvenir qu'il rappelle ; mais comme il ne peut suffire aux besoins de la paroisse, qui a beaucoup augmenté depuis la vision de Bernadette, l'on construit une nouvelle église beaucoup plus grande à peu de distance de l'ancienne.

***

L'heure de notre départ approchait, et comme nous n'avions pas beaucoup de temps pour retourner à la grotte, nous avons monté au château qui domine toute la vallée, pour saluer de là la grotte miraculeuse.

En sortant de l'église on trouve, en face, une rue étroite qui conduit à la première poterne du château. On monte par des marches escarpées qui se replient plusieurs fois sur elles-mêmes à la hauteur d'une centaine de pieds, et l'on arrive à l'esplanade intérieure du château. Là, on est, dit-on, à à trois cents pieds au-dessus du torrent ; on est environné de tourelles et de murs percés de meurtrières, d'où l'on peut voir toute la vallée ; d'un côté est la ville, et de l'autre la colline où se trouve la grotte.

Le château a été mis, il y a trente ans, au nombre des monuments historiques par le comité des monuments. Quelques-uns des bastions ont été rebâtis avec grand soin. Au centre est le logement de la garnison, lequel est surmonté d'un donjon de quatre-vingt pieds de hauteur sur trente pieds de largeur. Un guide anglais nous dit qu'un duc d'Elgin y fut retenu pendant l'empire ; il avait été fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne, en 1810.

Au pied du donjon, un chemin de ronde est disposé à pic sur l'abîme, la vue est magnifique et imposante. Suspendu sur la vallée, on a devant soi la grande église qui, de cet endroit, paraît dans toute sa splendeur. Aussi aux grands pélerinages où se réuniront vingt ou trente mille pélerins, on verra se déployer la multitude au pied du grand autel du rosaire, qui domine la vallée. C'est de là surtout que l'on pourra embrasser ce magnifique ensemble.

Ensuite nous sommes descendus pour aller voir la maison de Bernadette. Au pied du fort, il faut se diriger vers l'église de la paroisse. Au milieu de la rue on prend à droite une rue transversale, et à la quatrième porte, on trouve la maison de Bernadette.

La maison se compose de deux étages avec deux chambres de profondeur, où l'on pénètre par un corridor dallé en pierres granitiques. Au delà est une petite cour environnée de constructions. La deuxième chambre est celle où habitait Bernadette avec ses parents.

Cette chambre a dix pieds environ sur chaque face. Elle est sombre et humide. Au fond est une cheminée en pierre.

Le sol est pavé de larges pierres inégales. La chambre paraît petite pour une nombreuse famille. C'est là, cette demeure si sombre et si triste que le Seigneur a daigné combler de ses faveurs. Dans cette maison obscure et cachée, il est venu chercher une enfant pour la glorifier et lui accorder ses grâces. Là, il l'a préparée à un grand rôle dans l'Eglise et il a uni son nom à la révolution complète qu'il voulait produire dans les esprits et dans les cœurs.

* * *

Pendant ses dernières épreuves, la France a souvent imploré le secours du Souverain Maître ; elle lui a

demandé de lui venir en aide par quelqu'un de ces coups qui anéantissent tous les efforts humains. Elle implorait, sans oser l'espérer, quelque prodige comme l'intervention de la mission de Jeanne Darc ; mais Dieu, qui renouvelle sans cesse ses miséricordes, n'en renouvelle pas toujours l'appareil extérieur. Il a pris Barnadette, plus jeune et plus faible que Jeanne, et il a accompli par elle ses œuvres. Ce n'est ni dans la pompe, ni dans les destinées heureuses du siècle, que le Seigneur a choisi la dépositaire de ses intentions sur la France menacée, perdue, mise au ban de toutes les nations. Il peut accorder à la dévotion envers Notre-Dame de Lourdes, tout ce qu'il a accompli par le dévouement de Jeanne, l'héroïque libératrice de la France.

C'est là que Bernadette a attiré ce rayon de salut, qui a déjà opéré tant de prodiges; et qui peut tout changer. Oh ! comme cette demeure sera célèbre un jour ! On vient visiter de toutes parts la demeure des grands serviteurs de Dieu, comme un saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, Jeanne Darc. On visitera un jour la chambre de Bernadette avec le même empressement.

***

Tel est le récit de notre pèlerinage. Nous avons voulu voir, et ce que nous avons vu a bien dépassé notre attente, et ce que nons avons éprouvé a été bien au-dessus de nos espérances. Comme on recueille alors le fruit de ses fatigues ! Comme l'on se sent plus près de Dieu, plus rempli de grâce, plus éclairé, plus ferme dans ses convictions ! Ce sont des impressions dont le souvenir ne s'effacera jamais.

CHAPITRE IX.

RÉCIT DU GRAND PÈLERINAGE NATIONAL AU MOIS D'AOUT 1882.

Nous allons citer une lettre intéressante qui a paru l'année dernière dans les journaux de Montréal. Elle vient bien à la suite de tout ce que nous avons déjà décrit et se rapporte au grand pèlerinage de l'année dernière.

" Ayant quitté Bordeaux le matin par le train de 8 heures, le 12 Août 1882, à deux heures de l'après-midi nous étions au debarcadère de Lourdes.

Il y avait une grande affluence de visiteurs, 30,000 personnes au pèlerinage, et 1,000 malades. Tout ce monde arriva en partie le soir de ce jour ou le lendemain matin.

Sans trop retarder, nous allâmes à la grotte. Une foule de pèlerins était déjà rendue, priant devant la la grille de fer. Nous fîmes maints efforts pour approcher; et tandis que nous étions là, on apporta une jeune fille dont le pied et la jambe malades étaient tout enveloppés de bandages.

Après quelques minutes passées en prières, la jeune affligée se leva, et, quitta son lit, en criant qu'elle était guérie" Elle se mit à marcher, prenant le chemin qui conduit à la Basilique, suivie de la foule qui entonna le " Magnificat."

Nous parvînmes à ses côtés, Melle Dubois lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle souffrait; elle répondit que depuis quinze mois le membre affecté ne lui rendait aucun service, qu'elle souffrait horriblement

et que les docteurs avaient décidé que pour sauver sa vie il fallait amputer la jambe au-dessus du genou.

Contre cette résolution elle résolut de faire le pèlerinage de Lourdes pour demander sa guérison à la sainte Vierge. Cette guérison fut instantanée. La jeune miraculée est de Toulouse et n'est âgée que de seize ans. Je lui ai parlé et j'appris d'elle que durant sa courte prière, elle sentit une douleur très vive dans sa jambe, puis une sensation de chaleur, et un mouvement dans la partie affectée, et enfin elle se sentit guérie. Là dessus elle se leva et marcha, après avoir été alitée durant quinze mois. Sa jambe était très enflée à son arrivée à la grotte, mais cette enflure disparut avec le mal, et elle marchait aussi fermement que moi-même. Elle était à peindre tant le bonheur se refletait sur ses traits. Je lui fis écrire son nom sur une de mes cartes, elle se nomme : Anna Castex.

Le lendemain matin (Dimanche) je me rendis à la Grotte, vers 8 heures, accompagné de Melle. M. ** Quel temps ! Il tombait une pluie battante, mais tous les pauvres malades étaient là, devant la Grotte.

Le pèlerinage national français est conduit avec un ordre admirable, Il y avait, pour le moins, trois à quatre cents prêtres, au millieu de ces 30,000 pélerins.

Des gentilshommes, jeunes et vieux, faisaient l'office de brancardiers, transportant les malades sur les brancards, allant les chercher aux hôpitaux et ne faisant le pèlerinage que pour rendre ces services. Rien de plus beau que de voir leur dévouement, leur bonté et l'attention avec laquelle ils remplissaient leur rôle de charité. D'autres se tenaient dans les piscines pour aider aux hommes et aux jeunes gens à prendre les bains. Il y avait des religieuses et des dames pour présider, dans les piscines à l'usage des femmes et

des jeunes filles. De Jeunes demoiselles, avec tabliers blancs, circulaient continuellement, allant de lit en lit, de brancard en brancard pour donner à boire aux malades. C'était, soit de l'eau miraculeuse, ou du vin, de la soupe et du pain. Que le cœur se serre en voyant tant d'êtres souffrants ! Il y avait tant d'hommes infirmes et encore jeunes. Un jeune officier, atteint d'une maladie nerveuse, qui affectait tout son corps et lui ôtait l'usage de ses membres fut porté à la piscine d'où il sortit sain. Il marchait d'un pas ferme, il était radicalement guéri. Il ne pouvait maîtriser son émotion, et il sanglottait comme un enfant. Il sera, sans doute, dorénavant, très reconnaissant envers la Ste. Vierge. Oh ! que la ferveur était grande pendant ces moments ! Quel coup d'œil que de voir tous ces malades étendus devant la Grotte, et la foule en prières, souvent les bras étendus en croix, ou se prosternant à terre malgré la pluie et la boue. Les prêtres circulaient partout, annonçant les prières, entonnant les cantiques, etc., etc.

Nous sommes parvenus à nous installer près de la balustrade, non loin de la basilique, et de cette éminence nous voyions tout ce qui se passait autour de la grotte, et dans les environs des piscines. Nous prîmes possessions de cette place vers 11 hrs. du matin, et à 6 hrs. du soir, vous y étions encore. Nous pouvions tout voir. Rien de plus émouvant que l'expression des traits de chacun, à mesure que son tour arrivait pour être plongé dans le bain salutaire. L'émotion devenait générale et tous les yeux étaient fixés sur les petites portes à travers lesquelles nos regards ne pouvaient percer, nous attendions émus, jusqu'à ce qu'elles s'ouvrissent pour annoncer un nouveau miracle ou un espoir déçu. Parmi les infirmes se trouvaient des prêtres et des sœurs. Entr'autres, un jeune

prêtre, pulmonaire, sur un brancard, il me semblait n'avoir que quelques heures à vivre, et à côté de lui, une jeune paralytique, sa sœur. Ce spectacle était des plus tristes : deux de la même famille ainsi affligés. La jeune fille fut portée la première à la piscine. La porte se ferme, quelques minutes s'écoulent, puis le jour se fait de nouveau et la foule proclame encore un miracle. La jeune fille est toute radieuse ; cependant un nuage se répand sur ses traits, ses yeux se remplissent de larmes, son bonheur ne sera pas complet si le cher frère qui la regarde n'est point guéri à son tour. De son côté, le jeune prêtre rend grâces à Dieu pour le bienfait accordé à sa sœur et plein d'espoir, il se laisse porter à la source miraculeuse. En ce moment, la foule respirait avee peine, les sanglots entrecoupaient les prières qui continuaient toujours à haute voix. Le temps expire, le mourant, plongé dans cette eau glacée, soutenu par des bras amis, se redresse et renait à la vie. Il sort sans secours et paraît aux yeux de la foule, un homme nouveau. Il marche entre deux haies de curieux et d'un pas ferme, il s'approche de la grotte bénissant ce peuple qui chante avec entrain le " Magnificat, "

Il serait trop long pour moi d'écrire tout ce qui s'est passé ici, sous mes yeux, pendant ces jours de grâce,car le pélerinage a duré jusqu'au mercredi matin. Il y eut 65 miracles, et j'ai été témoin de 27 moi-même. Les bains cessaient tous les jours a 7 hrs, à 8 heures avait lieu la procession. Tous les pélerins portaient des cierges allumés et sortant de la Grotte, ils défilaient par les chemins tortueux qui montent à la Basilique, puis descendaient devant l'église, où une belle croix fut érigée dernièrement sur le Boulevard. Je n'ai jamais vu un spectacle aussi grandiose que cette procession. Il devait y avoir au moins 20,000

personnes en marche. Le jeune prêtre guéri le matin même marchait en rang, chantant à haute voix, et allant nu-pieds, ses souliers à la main. Pendant ce temps de bénedictions, un ministre protestant et sa femme, tous deux Anglais, vinrent à Lourdes et furent témoins des miracles. C'était assez pour les convertir ; ils furent baptisés et reçurent la Sainte Eucharistie dans la Basilique, mardi matin. Le reste du jour l'ex-ministre faisait l'office de brancardier, et sa femme, en tablier blanc, donnait aussi ses soins aux malades. J'ai fait des recherches pour savoir leur nom, mais je n'ai pu obtenir les renseignements que je désirais. Tout le monde était si occupé que personne ne faisait attention aux étrangers.

A neuf heures et demi, jeudi matin, nous faisions nos adieux à Lourdes et nous nous mettions en route pour Toulouse.

CHAPITRE X.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE LOURDES.—NOTRE-DAME DE BETHARRAM.—CALVAIRE.—SANCTUAIRE DE POLIGNAN.—ÉGLISE DE ST. BERTRAND DE COMMINGES. —BAGNÈRES DE LUCHON. — EXCURSIONS AU PIC D'ANTENAC ET AU PORT de VENASQUE.

Lorsqu'on a visité Lourdes ou même pendant le temps de la visite si l'on peut disposer de quelques heures ou même de quelques jours il est bon de savoir d'avance que l'on est au centre d'un pays de merveilles religieuses et à peu de distance de pélerinages célèbres. Ainsi, le sanctuaire de Notre-Dame, à Betharram avec son merveilleux calvaire, et le sanctuaire de Bertrand de Comminges situé au milieu des plus beaux sites des Pyrénées.

Betharram est à une heure de distance de Lourdes, c'est un très ancien sanctuaire de la très sainte Vierge. L'église fut commencée au dixième siècle, après une apparition de la Ste Vierge, et elle fut toujours honorée des témoignages de vénération des fidèles, des princes de l'église et des Souverains Pontifes. Dans le cours des années un calvaire fut élevé sur la montagne qui domine l'église. Il est magnifiquement orné. Chaque station est une chapelle qui vaut une église pour la richesse et le mérite des ornements, l'une des chapelles élevée par les ordres de Louis XIII a trois dômes élégants en marbre blanc. Les chapelles sont disposées sur un chemin qui monte en zigzag sur le flanc de la montagne couverte des plus beaux arbres ; chênes, ormes, lauriers roses, lilas, jasmins, quelques-

uns d'une taille extraordinaire. Arrivé au sommet situé à 4000 au-dessus du niveau de la mer, l'on a une vue qui permet d'embrasser les alentours jusqu'à soixante milles de distance. D'un côté les Pyrénées sur une grande étendue, de l'autre l'immensité de l'Atlantique qui environne les côtes de l'Espagne et de la France. Sur la plateforme qui a au moins 300 pieds sur chaque face, l'on voit d'abord le calvaire avec trois croix de vingt pieds de haut. Les statues passent pour des chefs-d'œuvres, elles sont pleines d'expression ; à l'autre extrémité se trouvent les scènes de la mise au tombeau et de la résurrection en deux chapelles séparées, la chapelle de la résurrection vaut une église pour les dimensions, elle peut recevoir des centaines de pélerins à la fois.

La visite de Betharram ne demande que quelques heures, mais si l'on est décidé à passer plusieurs jours à Lourdes pour assister à quelques-uns des importants pélerinages qui s'y succèdent, il pourra arriver que dans la semaine l'on ait un ou deux jours devant soi et alors on pourra en profiter pour aller visiter les Pyrénées dans quelques-uns des plus beaux sites.

On peut aller voir Cauterets, Bagnères de Bigorre, Gavarni, mais si l'on est restreint par le temps il faut aller à St. Bertrand de Comminges à deux heures de Lourdes, et après avoir visité cet admirable sanctuaire, en une heure on peut aller à Bagnères de Luchon qui est au centre même des Pyrénées, et au milieu de toutes les plus grandes merveilles ; bois, montagnes, glacières, panoramas extraordinaires.

En partant de Lourdes on rencontre d'abord Montrezeau, dont le nom signifie Montroyal, on trouve la Garonne que l'on peut remonter jusque près de Bagnères de Luchon au milieu du plus beau pays pour le pittoresqne.

Lorsqu'on est arrivé à Comminges, on peut aller visiter le sanctuaire de St. Bertrand. C'est une belle

église du XIIIe siècle avec des tombeaux, des tableaux et des sculptures d'un grand intérêt.

Enfin l'on arrive à Bagnères de Luchon et l'on peut en quelques excursions voir ce qu'il y a de plus beau dans les Pyrénées. En avant de la ville on peut monter au pic d'Antenac d'où l'on voit la vallée de Luchon devant soi ; à gauche on suit le cours de la Garonne au milieu des montagnes, à droite les belles vallées d'Artan, de Caraux, etc., etc. Au-delà on voit la chaîne des grandes montagnes dans toute leur splendeur avec les pics les plus élevés.

Le pic Fourcanade, 8,640 pieds, le pic Nethou, 10,212 pieds, le pic de la Maladetta, 10,000 pieds, puis une dizaine d'autres qui varient entre 8000 et 9000 pieds.

Si l'on avait assez de temps l'on pourrait monter dans la montagne jusqu'à l'endroit que l'on appelle le port de Venasque qui est à 4000 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, à 2000 pieds plus haut que Bagnères et 4 lieues plus avant au centre des Pyrénées ; de ce point la vue est beaucoup plus belle.

C'est une particularité de la perspective des montagnes, qu'aux points les plus bas on ne les voit qu'obliquement et on ne peut se faire une idée de leur hauteur. Mais lorsqu'on monte à quelque point élevé comme au pic d'Antenac, alors les sommets s'élèvent, grandissent, et s'en vont dresser leurs dernières arètes dans les profondeurs du ciel.

Nous ne pouvons en quelques mots donner une idée de ces merveilles, mais au moins nous avons voulu les signaler parce que lorsqu'on est à Lourdes on ne peut s'imaginer que l'on est si près des géants pyrééens. Les premières montagnes dont on est entouré et qui sont d'une hauteur médiocre cachent les montagnes suivantes qu'on ne peut contempler qu'en allant à quelques heures de Lourdes.

PICAUD
SAINT-SULPICE

FIN

TABLE

—:o:—

INTRODUCTION..... v

I. Départ de Montréal.—New-York.—Embarquement.—La rade.—La mer, etc..... 2

II. Arrivée.—Le Hâvre.—Rouen et ses monuments..... 20

III. Paris.—Pélerinages : La Cathédrale.—N.-D. des Victoires.—La chapelle, rue du Bac..... 28

IV. Paris.—Les églises. — Les œuvres charitables, etc., etc..... 36

V. De Paris à Lourdes. — Orléans et Jeanne d'Arc.—Tours et la M. Marie de l'Incarnation. L'oratoire de la Ste. Face.—Poitiers et Charles Martel, etc., etc..... 44

VI. Lourdes.—La Grotte. — L'église.—Les bannières.—Les vitraux.—Les ex-voto 50

VII. Ste. messe à la crypte.—2e visite à l'église. —Les ex-voto.—Les offrandes, etc..... 60

VIII. Visite aux missionnaires.—Grand pélerinage national.—80 guérisons en 70 heures.—80 messes et miracles..... 66

IX. Récit du grand pélerinage national au mois d'août 1882..... 76

X. Excursion aux environs de Lourdes.—Notre-Dame de Betharram—Calvaire—Sanctuaire de Polignan.—Eglise de St. Bertrand de Comminges.—Bagnères de Luchon. — Excursions au pic d'Antenac et au port de Venasque..... 81

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE